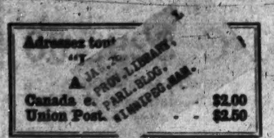
VOLUME XII. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 27 MAI 1925 NUMERO 51



LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphones - A 1816—A 1817
Publiée par la
WEST CANADA PUB. CO., Ltd.
619, Ave McDermot

UN CONFLIT SCOLAIRE CHEZ LES CATHOLIQUES D'EDMONTON

Les Canadiens français de l'Immaculée Conception demandent qu'une école soit affectée à leurs enfants et que le français y soit l'objet de plus de soins — Les commissaires irlandais se montrent récalcitrants

Edmonton — L'école de deux paroisses catholiques d'Edmonton, situées dans le même territoire, le Sacré-Coeur et l'Immaculée Conception, — celle-ci entièrement française, — est devenue trop étroite pour la jeune population scolaire qui ne cesse de s'accroître. D'où la nécessité d'une addition assez considérable à l'école actuelle, sinon l'érection complète d'un nouvel édifice détaché du premier.

Les Canadiens français sont unanimes à favoriser cette dernière alternative. Et ils demandent, en même temps, que le nouvel édifice soit particulièrement réservé à l'enseignement de la langue française — en français — pour les nombreux enfants canadiens-français de la localité, sous la direction d'un certain nombre de religieuses canadiennes, dûment diplômées selon les exigences du ministère public, connaissant parfaitement bien le français et l'anglais, capables d'enseigner également bien les deux idiomes, ainsi que toutes les autres matières du programme officiel et peut-être quelque chose de mieux.

L'acquiescement à cette proposition n'imposerait à la commission scolaire aucun surcroit de dépenses, accommoderait tout le monde, sans le moindre préjudice à qui que ce soit, rendrait simple justice aux contribuables canadiens-français, qui déplorent depuis longtemps la précarité de l'enseignement du français — langue maternelle de leurs enfants — enseignement qu'on leur mesure avec une parcimonie désolante.

Or, le 30 avril dernier se tenait une séance spéciale de la commission des écoles séparées aux fins de prendre la requête des Canadiens français en "sérieuse considération". Longue discussion, animée, mouvementée, mais amicale tout de même et paisible comme toujours. Les trois syndics canadiens-français défendirent chaleureusement la cause de l'école française.

Les quatre syndics irlandais, sans se déclarer ouvertement opposés à la mesure, tout en protestant de leur bon vouloir, se montrèrent hésitants, se tenant retranchés derrière quelques objections qui n'étaient pas sérieuses.

M. l'avocat Giroux, député provincial, l'un des nombreux personnages de l'assistance, s'appliqua à démontrer, comme deux et deux font quatre, qu'une langue ne peut être apprise si on la fait enseigner par des professeurs qui ne la connaissent eux-mêmes qu'imparfaitement, et n'y consacrent qu'un peu de temps par jour ou par semaine. Pour toute réponse, on se contenta d'un ajournement à la prochaine séance pour plus ample "considération sérieuse".

Cette séance subséquente eut lieu le 5 mai. Autre assistance fort nombreuse, en majeure partie composée des intéressés canadiens-français.

Les Canadiens français avaient délégué, pour être leurs porte-paroles auprès de la commission, MM. A. Boileau et L. Lachance, ainsi que Mme Boulanger, ancienne institutrice bilingue de grande expérience. Nos trois orateurs ont littéralement couvert le terrain. Ils n'ont rien laissé à déblayer, rien à répliquer. Ils ont prévu toutes les objections possibles et les ont résolues d'avance. Aussi les applaudissements ne leur ont pas manqué.

La majorité des commissaires d'écoles s'est trouvée désemparée du coup; plus rien à objecter, plus rien à répliquer. Ces messieurs ont donc résolu un nouvel ajournement à une autre prochaine séance pour une autre "plus ample considération très sérieuse". Et cela malgré l'insistance des commissaires canadiens-français à prendre une décision finale séance tenante, la question ayant déjà été étudiée sous ses faces et de la façon la plus claire.

Cette inertie quasi systématique de la majorité n'est pas tout à fait propre à l'inspiration d'une foi aveugle dans les belles protestations d'amitié inaltérable de nos coreligionnaires irlandais. Ces atermoiements, apparemment calculés, ne disent rien qui vaille; le mécontentement des Canadiens français, qui ne sont pas dupes de ces finasseries déguisées, grandit de jour en jour.

HAMILTON — La cinquième convention annuelle de la "Catholic Women's League" du Canada aura lieu à Hamilton, Ont., du 5 au 12 juin.

Visiteur des Ecoles

R. P. A. JAN, O.M.I.,

ancien curé de Saint-Paul de Saskatoon, qui vient d'être nommé visiteur des écoles pour le diocèse de Prince-Albert.

HOPKINS N'EST PAS UN HEROS

Les Canadiens français révèlent les dessous de son opposition à l'embranchement d'Avonlea

Ottawa — La Chambre, étonnée, assistait, la semaine dernière, à l'opposition présentée par M. E.-N. Hopkins, député de Moose Jaw, à la construction projetée d'un embranchement ferroviaire entre Régina et Avonlea. Des journaux ont salué M. Hopkins comme un héros et certains même ont proposé de lui élever une statue pour son désintéressement.

Or, suivant des renseignements qui nous ont été fournis, le député de Moose Jaw, M. Hopkins, aurait simplement cherché à se faire du capital politique en gardant pour la ville qu'il représente le commerce qui y va actuellement et qui lui aurait été enlevé si l'embranchement d'Avonlea avait été construit.

A l'heure présente les villages situés sur la ligne de Vanguard — et cette région compte de nombreux établissements canadiens-français, y compris celui de Gravelbourg — doivent passer par Moose Jaw pour aller à Régina. D'Avonlea à Régina, en passant par le triangle de Moose Jaw, qui est aujourd'hui la seule route possible vers la capitale de la Saskatchewan, la distance est de 78 milles. Elle serait de 33 milles avec l'embranchement et le commerce qui passerait sur cette ligne serait assez considérable, disent les gens de cette région, pour payer les intérêts de la somme investie qui serait de $900,000, parce que la majeure partie du parcours de la ligne est déjà nivelé. Mais en laissant se construire cet embranchement, M. Hopkins canalisait vers Régina le commerce qui passe actuellement par Moose Jaw. En s'y opposant, il se serait au contraire assuré de nouveaux votes à Moose Jaw, et cela au détriment des colons canadiens-français du sud de la province.

Nos compatriotes de la Saskatchewan s'offusquent donc de l'opposition apportée par le député de Moose Jaw à leurs revendications, et ils s'inquiètent de la publicité indue que se serait faite M. Hopkins en prétendant repousser une ligne pour des motifs d'intérêt national, alors qu'il aurait été plutôt inspiré par des motifs d'intérêt personnel.

REGINA — L'hon. Dr J.-M. Uhrich, ministre de la santé et secrétaire provincial dans le gouvernement Dunning, est élu par acclamation à Rosthern, ainsi que P.-L. Hyde, député libéral de Maple Creek.

LA PROPAGANDE DES RIFFAINS

Les agents d'Abd-el-Krim mènent une forte campagne séditieuse en arrière des troupes françaises

Paris — Non seulement Abd-el-Krim est à mobiliser des forces importantes en face des Français, mais on rapporte que ses agents conduisent une propagande insidieuse et des plus effectives chez les tribus qui sont en arrière des troupes françaises. Le maréchal Lyautey est à s'organiser pour chasser les agents riffains qui se sont introduits dans les régions pacifiées, pour répandre des idées révolutionnaires.

Les armements des Riffains ont été exagérés, tandis que la valeur de leur infanterie et de leur service de propagande n'ont pas été estimés à leur juste valeur. Il y a parmi les Riffains des tireurs de première valeur et des agents qui propagent leurs idées avec une très grande habileté. Le travail de ces derniers s'est répandu jusqu'à Agadir, le port marocain situé le plus au sud.

Les Riffains ne disposent que de quelques mitrailleuses conduites par des soldats de fortune ou par des déserteurs de la Légion étrangère. On n'a encore observé dans leurs rangs qu'une seule batterie de quatre canons conduite par des canonniers peu au courant des méthodes de pointage. Les aviateurs disent n'avoir vu aucun avion chez les envahisseurs.

Les pertes françaises sont particulièrement dues à la justesse de tir de l'infanterie et de la cavalerie, mais on croit que les soldats ennemis ne pourront plus réussir aussi bien lorsqu'ils avanceront en masses sur un front long de 125 milles. Jusqu'à présent, afin de sauvegarder la réputation de ses propres troupes, Abd-el-Krim a surtout employé contre les Français les hommes des tribus qui demeurent sur la frontière franco-espagnole. Mais ces derniers ont subi de telles pertes qu'ils refusent maintenant de rester au front et il faudra que le chef rebelle commence son offensive en employant ses troupes régulières. Mais les autorités françaises disent qu'elles sont organisées maintenant pour leur faire face.

Mort du maréchal French

Londres — Le comte d'Ypres, maréchal sir John French, est mort. Né en 1858, il avait fait ses premières armes au Soudan et participé à la guerre des Boers. Nommé maréchal en 1913 et en 1914 il devint commandant des forces britanniques. En 1918, il fut nommé lord lieutenant d'Irlande, poste qu'il occupa jusqu'en 1921.

CELEBRATION DE LA DOLLARD A SAINT-BONIFACE

Brillantes fêtes religieuses et champêtres organisées par l'Union Canadienne — Sermons de M. l'abbé L. Primeau et du R. P. Vézina, O.M.I. — Conférence de M. l'abbé Lee au Collège — Veillée des armes à la cathédrale et allocution du R. P. Longpré, S.J.

L'Union Canadienne a célébré la fête de Dollard avec éclat et aussi avec succès. Les organisateurs ont fait preuve de beaucoup de bonne volonté et de zèle patriotique. Ils se sont dévoués sans compter à la préparation et à l'exécution du programme. Aussi pouvons-nous dire que Dollard n'a pu être plus dignement fêté dans aucune partie du pays. Merci donc à l'Union, au nom des Canadiens français.

La cérémonie d'ouverture se fit solennellement à la cathédrale vendredi soir. Chant par les élèves de la Maison-Chapelle, sermon par M. l'abbé Primeau, salut du Saint-Sacrement auquel officiait S. G. Mgr Béliveau.

Fête champêtre

Le samedi a été consacré à une fête champêtre sur les terrains du collège. Les enfants, dont c'était le jour, s'en sont donné à coeur joie.

Dans la soirée il y eut des amusements de toutes sortes: chants patriotiques par les enfants de nos écoles, sous la direction de M. l'abbé Antoine Deschambault, gymnastique par les garçons de l'école Provencher, cinéma, feu d'artifice.

Fête religieuse

La partie religieuse n'avait pas été négligée. Dimanche, à 9 h., messe célébrée par Mgr l'Archevêque, communion générale des membres de l'Union, chant par les élèves de la Maison Chapelle.

A l'issue de cette cérémonie très belle et très édifiante, les enfants se rassemblèrent dans les parterres de l'archevêché pour présenter leurs hommages à l'autorité diocésaine. Après le "O Canada" exécuté avec enthousiasme par les enfants, Mgr l'Archevêque prononça une brève allocution dans laquelle il félicita l'Union d'avoir pris l'initiative de ces fêtes. Il rappela l'acte héroïque de Dollard, faisant ressortir que celui-ci doit servir d'exemple et d'inspiration non pas seulement aux enfants mais surtout aux jeunes gens, car Dollard était un jeune homme âgé de 25 ans, et l'âge de ses compagnons variait de 20 ans à 31 ans.

A la messe paroissiale à 10 h. 30, la chorale chanta une des plus belles messes de son répertoire. M. l'abbé Deschambault, chapelain de l'Union Canadienne, officiait. Mgr l'Archevêque était au trône.

Sermon du R. P. Vézina, O.M.I.

Le R. P. Vézina, O.M.I., curé de la paroisse du Sacré-Coeur à Winnipeg, prononça le sermon de circonstance. Le prédicateur fit une peinture bien vivante de l'état actuel de notre société. Il énuméra les maux dont elle souffre et fit connaître les causes du malaise qui règne dans le monde. Il n'y a de remèdes efficaces à cet état de choses déplorable que dans la soumission parfaite à l'autorité et à l'enseignement de l'Eglise, et le retour aux croyances vives et profondes de nos ancêtres.

Nous ne pouvons en quelques mots rendre justice au prédicateur dont le sermon fut une magnifique pièce d'éloquence sacrée.

La fête champêtre se continua dans l'après-midi. Il y eut des jeux: balle au camp, courses, etc.

Conférence de M. l'abbé Lee

Le soir à 8 heures, une grande foule se pressait dans la salle du Collège pour entendre la conférence de M. l'abbé Lee. M. l'abbé Deschambault, en termes fort délicats, présenta le conférencier.

M. l'abbé Lee démontra que la France était née dans le catholicisme et que nous avions hérité de cette foi des découvreurs partis de Saint-Malo pour transplanter en terre canadienne la croix du Christ et le drapeau de France. Il énuméra la longue série de héros, religieux et laïques, qui ont travaillé à la diffusion de la doctrine catholique sur le continent américain. Il tira de l'exploit de Dollard les leçons les plus propres à édifier et à stimuler la jeunesse et à développer chez elle l'amour de Dieu et l'attachement à la patrie.

Le conférencier s'éleva contre les lâcheurs, les apathiques, les indifférents dont les actions ne tendent qu'à diminuer l'influence française en ce pays.

Cette conférence, d'une belle tenue littéraire, débitée avec chaleur et conviction, portera certainement des fruits parmi notre population qui l'a écoutée avec une grande attention.

M. L.-P. Gagnon remercia le conférencier.

La chorale de la cathédrale, toujours généreuse et dévouée, rendit deux choeurs: "Les Martyrs aux Arènes" et la "Marche Lorraine".

Mgr l'Archevêque, dans ses remarques, appuya surtout sur l'esprit de renoncement de Dollard et exhorta la jeunesse à l'imiter. Il invita les jeunes de cette ville à prélever sur leurs plaisirs une petite somme pour aider au succès d'une oeuvre vitale: nos écoles. Il remercia chaudement l'Union Canadienne de son dévouement et la félicita de son esprit d'initiative.

La veillée des armes

A 10 h. l'assemblée se rendit à la cathédrale pour participer à la cérémonie imposante de la veillée d'armes organisée par l'A. C. J. C. pour commémorer la nuit passée en prière par Dollard et ses compagnons avant le départ pour le combat. La chorale fit les frais du chant.

Le R. P. Longpré, S.J., aumônier du Cercle La Vérendrye, prononça le sermon de circonstance.

Mgr l'Archevêque officia au Salut du Saint-Sacrement, assisté de M. l'abbé Lee et du R. P. Desjardins, S.J., recteur du Collège.

Nous donnons ici le programme de cette belle cérémonie:

"Cor Jesu Sacratissimum".

Cantique au Sacré-Coeur.

Sermon.

"Catholiques et français toujours", cantique.

Consécration spéciale de la paroisse de Saint-Boniface au Dieu de Dollard, par Mgr Jubinville, P.D.

"A nos petits Manitobains", cantique.

L'appel des braves, par Maurice Goulet.

Consécration de l'A. C. J. C. au Dieu de Dollard, par Camille Fournier.

Salut du Très Saint-Sacrement.

"Notre-Dame du Canada" cantique.

Tournée Dramatique

M. MAURICE GOULET,

directeur artistique de la troisième grande tournée dramatique de la Liberté.

SERMON DE M. L'ABBE L. PRIMEAU

"Sursum corda!" — En haut les coeurs!

Monseigneur,

Mes bien chers Frères,

Les paroles de notre sainte liturgie que je viens de vous faire entendre, traduisent parfaitement, il me semble, l'état de nos âmes en ce moment, et surtout en cette particulière circonstance où vous voulez commencer la belle célébration de la Fête de Dollard.

Nous sommes, en effet, durant l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur au ciel, et nous entendons encore ces autres paroles de la liturgie de l'Eglise, qui nous redit si souvent à la messe et aux prières du bréviaire: "Hommes de Galilée! Que faites-vous donc ainsi debout et le regard tourné vers les cieux?" On vous a expliqué hier, mes Frères, ce que cette attitude des pieux témoins de la montée de Jésus au ciel peut contenir de mystère consolant pour notre foi chrétienne, ce qui s'y trouve en même temps de leçons cachées et d'enseignement utile pour tous les catholiques.

Nous sommes aussi durant l'Année Sainte où les grâces si nombreuses de notre religion peuvent soulager, corriger et guérir tous les genres de misères morales et de faiblesses pénibles que le péché a pu apporter à la plupart d'entre nous. C'est l'année du Grand Pardon, par cette indulgence plénière que tant de chrétiens peuvent gagner en tournant eux aussi leur regard plein de repentir et de confiance vers les cieux d'où il faut attendre sans cesse tout secours à notre impuissance et toute assistance à nos efforts toujours renouvelés. Cette Année Sainte vous donnera l'occasion encore de savoir pourquoi le Souverain Pontife, Pie XI, a voulu choisir la solennité du Jubilé de 1925 pour tenir à Rome cette imposante exposition universelle missionnaire vaticane, et profiter également de cette année pour la canonisation et la béatification d'un grand nombre d'âmes dont les vertus autorisent cette magnifique glorification.

De tous ces faits, que nous ne rappelons qu'en passant, nous pourrions puiser toutes les leçons qui nous engagent à tenir plus généreusement nos coeurs en haut, pour suivre des exemples si beaux et d'une imitation si possible, puisque le Pape veut tout spécialement, par le rappel de l'apostolat héroïque des missionnaires et le souvenir de la vie parfaite de tant de petites âmes, nous inviter à une conduite plus fidèle en nous fortifiant davantage par le regard tourné vers ces vaillants et admirables modèles. A la vue de toutes ces célébrations touchantes, ne devons-nous pas redire souvent et bien franchement: "Sursum Corda! — En haut les coeurs!"

Oui, en haut les coeurs, mes bien chers Frères! Mais je vois que votre foi est un peu hésitante et votre courage semble si faible dans vos âmes, que vous paraissez avoir en vous-mêmes cette pensée: "Je ne suis pas capable d'atteindre à une telle fidélité." C'est le cri de tant de chrétiens, de nos jours, que nous n'insultons personne en supposant ces paroles et nous ne voulons blâmer aucun d'entre vous de les ressentir au dedans de vous-mêmes. Je veux donc offrir un modèle un peu moins élevé que ceux auxquels j'ai fait allusion il y a un instant. Et pourtant, c'est un exploit des plus étonnants que je vais vous remettre devant les yeux pour vous montrer que la divine Providence est inépuisable en ressources et en moyens puissants pour nous aider à marcher dans le chemin du devoir et de la fidélité à nos obligations de véritables catholiques.

Par le court tableau que nous remettrons en notre mémoire, il nous sera facile de comprendre la grandeur d'âme que la foi et le courage avaient mises dans les dix-sept héros du Long-Sault, et ce que nous avons à maintenir en nous pour acquérir cette même valeur, par une plus complète discipline de toutes nos facultés spirituelles, afin de retenir la résolution pratique qu'il est bon de renouveler chaque année à la fête de Dollard. Il ne nous est pas permis de chanter un si grand exploit sans une certaine intention d'en profiter nous-mêmes un peu, comme nous ne pouvons redire le dévouement incomparable de ces braves sans nous rappeler que ce souvenir nous impose des devoirs qu'il est impossible d'éviter.

Prions la Mère des hommes de nous inspirer le désir sérieux de diriger plus souvent notre vue vers le ciel, pour saisir toute l'obligation qui nous incombe de reproduire dans nos existences la valeur, la beauté et la grandeur d'âme que nous admirons dans les saints, et que nous pouvons considérer avec respect dans la conduite des héros que cette fete nous fait glorifier avec tant de raison.

C'était au commencement de la colonie française, et les difficultés de ces débuts si périlleux n'étaient pas de nature à favoriser une augmentation rapide de la population de la Nouvelle-France. On ne comptait à cette date que trois postes vraiment fortifiés: Québec, Trois-Rivières et Montréal, et le total des habitants d'alors ne devait pas dépasser une couple de mille personnes, y compris tous les cultivateurs et leurs familles qui avaient osé établir domicile dans la campagne. Le danger était si habituel que l'on en faisait plus ou moins un cas important, en plusieurs endroits du pays. Mais en 1660 la consternation devint assez générale, et je ne vous dirai pas ici comment on se prépara à Québec aux éventualités que l'on croyait inévitables. Certaines rumeurs apportaient des bruits de guerre jusque dans les murs de la petite forteresse de Québec. Il ne faut pas oublier, mes Frères, que l'Iroquois était l'ennemi mortel de tous ces étrangers qui venaient d'au-delà des mers.

Or en 1660, la tribu de ce nom avait projeté le dessein de détruire entièrement la colonie naissante. Le plan des Iroquois était si habilement dressé et leurs différents corps d'armée si bien organisés, que certainement la Nouvelle-France aurait été ruinée de fond en comble sans l'intervention toute providentielle des jeunes gens dont les noms méritent d'être prononcés avec fierté au pied même des autels.

Adam Dollard, Sieur des Ormeaux, avec seize compagnons aussi intrépides que lui dans la décision que l'on doit prendre, saura sauver la petite patrie du malheur qui la menace de façon indiscutable. Trois braves protecteurs de Ville-Marie aimeraient à se joindre à l'audacieuse expédition que l'on entreprend, mais le jeune Dollard et ses amis ne veulent pas con-

(Suite à la deuxième page)

Un Programme et des Artistes de tout Premier Ordre

C'est un programme de choix et les meilleurs artistes français de la province que nos abonnés auront l'avantage d'entendre dans les différentes représentations données à travers le Manitoba, d'ici quelques semaines, par la Troisième Grande Tournée Dramatique de la "Liberté".

En attendant de donner le programme détaillé, qui comprendra des comédies d'un comique irrésistible et des chansons de genres variés, qu'il nous suffise de mentionner pour aujourd'hui les noms de nos acteurs et de nos chanteurs.

A tout seigneur tout honneur. Le directeur artistique de la tournée est notre ami Maurice Goulet. Voilà un nom qui est à lui seul tout un programme. Tous ceux qui ont vu jouer Maurice Goulet — et ils sont nombreux, car sa carrière sur les planches ne date pas d'hier — savent quelle puissante originalité il représente sur la scène et de quelle vie il anime le moindre de ses personnages. Acteur de premier ordre, il est également un très habile directeur artistique qui a le secret d'électriser les membres de sa troupe et de les faire participer à sa verve incomparable.

A ses côtés, on verra figurer avec avantage Hector Allard, un acteur de mérite doublé d'un chanteur aux réelles qualités. Elève de M. Hélie — c'est assez dire — il détaille avec art la romance et fera applaudir dans nos paroisses quelques morceaux de choix qui aideront à populariser chez les nôtres la belle chanson française.

Rodolphe Bélanger est un autre artiste doué d'une voix très agréable, qui joue et chante avec le même succès. Nous en dirons autant de Gérard Dumouchel qui, de plus, est le musicien de la troupe et se montrera comme tel à la hauteur de la situation. Quant à René Mager, il nous vient en droite ligne du Cercle Molière qui a bien voulu nous le céder pour la circonstance. Tout éloge serait superflu.

Il y a encore le sympathique organisateur de la tournée, Norbert Jutras. Ses fonctions touchent plutôt au côté matériel; mais nous ne serions pas surpris qu'il cède de temps à autre à l'attrait irrésistible qu'exerce la scène chez tous ceux qui l'ont pratiquée. Et l'on sait de quels moyens il dispose comme acteur et comme chanteur.

Avec des artistes de cette force, qui ont fait leurs preuves, la Troisième Grande Tournée Dramatique de la "Liberté" ne manquera pas d'être un événement considérable pour tous les centres français du Manitoba. Notre itinéraire est combiné de façon à permettre à tous nos compatriotes des différents points de la province de profiter de cette aubaine extraordinaire.

Pour les conditions auxquelles on peut se procurer des billets, voir l'annonce en page deux.

Sermon de M. l'abbé L. Primeau

(Suite de la première page)

sentir à retarder jusqu'après les semences l'exécution de leur hardi projet. Cet empressement, en apparence plutôt téméraire, fut bien au contraire la garantie du salut de la colonie.

Nos dix-sept héros ont fait leur testament, ils ont réglé les affaires de leur âme avec le bon Dieu, et après une nuit passée en présence du Saint-Sacrement exposé, ils reçoivent tous la sainte communion et partent vaillamment à la rencontre de l'ennemi dont on ne connaît aucunement la cachette.

Nous sommes au 19 avril 1660. Ils n'ont pas navigué longtemps sur leurs canots qu'ils entendent un cri d'alarme qui les avertit de la présence de l'Iroquois. Dollard ne laisse pas le temps de se rallier aux Iroquois qui sont descendus dans l'île de Saint-Paul, et la bataille oblige les quelques survivants qui n'ont pas été vus à s'enfuir dans les bois. Cette action n'avait coûté qu'un seul homme à la courageuse troupe du jeune des Ormeaux, et un accident fit perdre alors deux autres compagnons qui se noyèrent à ce moment. Nos jeunes soldats reviennent à Ville-Marie pour les funérailles de leurs associés que la mort leur a ravis, et trois autres jeunes hommes s'offrent aussitôt à combler les vides faits durant cette première sortie.

Peu de jours après, déterminés plus que jamais à marcher au combat sans autre dessein que celui de servir les intérêts de leur religion et de leur pays, Dollard et ses compagnons font "un adieu général à leurs amis et à tous les colons", ils s'embarquent pour ne plus revoir ceux qu'ils quittent avec tant de coeur et d'intrépidité. Le 1er mai suivant, ils ont atteint le pied du Long-Sault, sur la rivière Outaouais, à environ trente milles de l'île de Montréal. C'est en cet endroit que Dollard des Ormeaux cantonna sa petite troupe à laquelle vinrent se joindre quarante sauvages de la nation des Hurons et un chef Algonquin. On n'avait pas terminé le redressement et la consolidation des mauvais pieux de ce faible retranchement qui avait été abandonné là, l'année antérieure, que deux canots chargés d'Iroquois sont signalés dans le voisinage. "C'était l'avant-garde d'un corps d'armée iroquoise, composée de trois cents hommes, qui allaient se joindre à cinq cents autres aux îles Richelieu, pour attaquer tous ensemble les Trois-Rivières et Québec."

Dollard sait l'endroit où il pourra les attaquer plus sûrement; on fait une décharge meurtrière sur cet ennemi, mais avec trop de précipitation, et il reste quelques Iroquois qui ont pu s'esquiver pour aller prévenir le gros de la flottille de canots qui s'avancent. Quand toutes leurs troupes arrivent en présence, on nous affirme que Dollard et ses gens étaient en prière. Ils se hâtent de se retirer dans leur retranchement et ils demandent à entrer en pourparlers, car au fond les Français voudraient compléter leur retraite en renforçant davantage leur palissade qui a grand besoin d'être fortifiée. On ne parvient pas à se comprendre exactement, et les hommes de Dollard étaient au travail de fortification quand les Iroquois se jettent à l'assaut contre eux: "Les assiégés les repoussent vaillamment, tuent et blessent un grand nombre d'hommes sans en perdre eux-mêmes un seul."

Les Iroquois sont surtout furieux de voir que les Français coupent la tête aux victimes qu'ils font et les fixent au sommet des pieux de leur palissade. Ils voudraient bien assouvir leur rage de se venger d'une humiliation si sensible à leur arrogance naturelle, mais ils sentent qu'ils ne parviendront pas à réduire la valeur de ces assiégés. Ils envoient donc un canot avertir les cinq cents Iroquois qui sont aux îles de Richelieu, et quand ceux-ci sont à la veille d'arriver, l'ennemi avertit les Hurons qu'un renfort considérable est attendu et que le massacre va suivre la défaite la plus complète de tous les Français. Les pauvres Hurons se laissent intimider par ces menaces, et tous passent dans le camp ennemi, à l'exception de leur chef qu'une pareille désertion jette dans une grande tristesse, mais les soldats de Dollard ne sont pas ébranlés par ce malheureux événement.

Le renfort s'amène bientôt, et les attaques commencent, terrifiantes, et se renouvellent "d'heure en heure, durant trois jours". Les Français tiennent ferme malgré leur position si mauvaise à tous les points de vue, et pendant huit jours l'ennemi se heurtera toujours comme à un mur qu'il lui est absolument impossible de franchir. Les Iroquois ne peuvent croire l'aveu des Hurons déserteurs qui déclarent que les assiégés ne sont que vingt-deux en tout et partout: dix-sept Français, quatre Algonquins et un Huron. Ils se consultent entre eux et sont indécis de savoir s'ils ne doivent pas se désister du projet de vaincre cette troupe irréductible. Enfin la décision est prise et un certain nombre d'Iroquois sera choisi pour servir de rempart aux autres pour un dernier et suprême assaut.

C'est alors que survient un accident qui met la confusion dans le retranchement des Français et permet à l'ennemi de pénétrer à l'intérieur du fort déjà presque tout démoli; le carnage est effroyable, et les soldats de la colonie se battent avec la même constante générosité. Dollard est tué; qu'importe, on se bat, car le mot été donné: On ne se rend pas! Les Iroquois vainqueurs s'aperçoivent trop tard qu'il ne reste plus qu'une des victimes qui respire encore faiblement.

Nos dix-sept braves sont donc tombés tous, mais la colonie est sauvée, car les Iroquois se disent qu'ils ne pourront jamais triompher de soldats qui ressemblent à ces vaillants jeunes gens qui ont résisté avec une telle opiniâtreté aux plus cruelles attaques comme aux plus pénibles privations, durant cette quinzaine de mai que nous commémorons par ces démonstrations religieuses.

Oui, je vous le répète, mes bien chers Frères: "En haut les coeurs!", car Dollard et ses compagnons nous prêchent, ce soir, la beauté de ces intentions si généreuses qui les animent dans ce sacrifice pour les leurs; ils nous donnent l'exemple des plus courageux sentiments du coeur dans cette offrande de leurs jeunes existences, malgré la certitude qu'ils ont de ne pas revenir dans leurs foyers; ils nous montrent surtout la valeur et la grandeur d'une volonté fortement trempée qui est déterminée à aller jusqu'au bout pour assurer le triomphe d'une noble cause.

A la lumière de ce récit que nous n'avons fait qu'ébaucher parce que nous devions le mentionner au début de cette célébration, et au souvenir de toutes les vertus qu'il nous rappelle, essayons de comprendre l'application que nous devons en faire à notre vie catholique et française en ce pays où les luttes sont encore à l'ordre du jour.

Il nous faut et nous faudra toujours, ne l'oublions pas, un esprit capable d'accepter et de subir parfois le sacrifice; un coeur assez large pour regarder l'intérêt général de sa foi et de sa langue avant toute autre considération qui peut toucher des sentiments trop personnels; une volonté suffisamment énergique pour s'affirmer franchement d'accord avec les principes de l'Eglise et de la patrie. Nous pourrions résumer ces trois aspects d'une âme vraiment virile et profondément chrétienne, en disant que nous devons voir à surveiller toujours en notre vie la discipline de nos facultés pour pouvoir témoigner de la fidélité constante que l'on est en droit d'espérer de catholiques convaincus qui vivent leurs convictions intimes sans cette crainte vaine qui déprime tant de courages.

Vous entendez souvent mentionner le mot d'éducation, mes Frères, et c'est regrettable qu'il faille affirmer qu'on en dénature le sens la plupart du temps. On devrait parler d'instruction, de sciences et de toutes ces connaissances dont on veut bon gré mal gré bourrer et surcharger la petite intelligence de jeunes enfants. Nous ne voulons rien affirmer qui pût paraître discutable contre un système qui est loin d'être parfait. Mais à tous les enfants qui nous entendent ce soir, nous voulons recommander d'acquérir une éducation forte et complète qui leur fasse obtenir cette valeur d'âme et cette grandeur de vie, qu'ils doivent retenir de l'exploit de Dollard des Ormeaux et de ses braves associés. Oui, mes jeunes amis, à vous l'on doit dire souvent: "En haut les coeurs!" Vous êtes jeunes et vous avez tout un avenir qui se prépare pour chacun d'entre vous. Vous n'y pensez que vaguement peut-être et vous vous dites comme d'autres qui furent jeunes avant vous: "A quoi bon? On fera ce que l'on pourra quand le temps en sera venu; point n'est besoin de nous fatiguer par des préoccupations ennuyeuses et déprimantes!"

A vous surtout les jeunes, il faut un esprit droit et des intentions généreuses pour plus tard. Sachez-le, malgré tout ce que vous pouvez voir autour de vous présentement, il faut au chrétien qui veut remplir tout son devoir et répondre à toutes les obligations que la foi lui commande, il faut un peu d'amour du sacrifice et un certain idéal qui aide à se dévouer pour les autres. Afin d'avoir cet esprit plus tard, vous devez le savoir dès à présent et ne pas vous étonner de nous écouter vous redire cette vérité qui ne plaît pas à cette légèreté qui détruit en plusieurs intelligences toute aspiration à une existence plus utile non seulement pour soi, mais aussi pour l'Eglise dont nous sommes les enfants et pour la Patrie dont nous nous appelons les citoyens toujours fidèles.

Et pour conserver cet esprit plus chrétien, rappelez-vous que la connaissance et la pratique de votre religion est au premier plan, la seule condition nécessaire pour n'en rien perdre. On le répète souvent: la foi est attaquée par toutes ces objections que le protestantisme offre à votre intelligence. Ayez donc la prudence et la sagesse de ne pas vous isoler des conseils et de la direction que vos prêtres peuvent nous donner, afin de vous garantir davantage contre le doute et l'hésitation en face de l'hérétique dont nous n'avons pas à écouter trop complaisamment les idées dangereuses. Nous y sommes plus exposés en cette province où nous vivons en contact si fréquent avec l'étranger; à nous d'être attentifs à surveiller, comme les héros de ce jour, l'esprit chrétien qui doit nous animer. Retenons de plus que toute notre vie en ressentira les effets.

Formons également notre coeur à ce dévouement et à cet amour de tout ce qui est bon et noble, afin de ne pas nous borner toujours à ne regarder que le petit égoïsme personnel. Nous savons, mes chers amis, les jeunes, mettre beaucoup d'ambition dans la poursuite d'un succès ou d'une entreprise qui nous obtiendront ou des faveurs ou des avantages appréciables. Voyons sérieusement la conduite de Dollard et de ses compagnons, et apprenons à admirer pour l'aimer, à aimer pour l'imiter, à imiter pour le mettre dans toute notre existence, ce dévouement remarquable qui dénote un grand coeur chez ceux qui nous en donnent une si éloquente leçon.

Sans doute vous devrez, jeunes gens, vous distinguer de la masse de ceux qui ne tiennent pas à entendre ces remarques; mais, catholiques et chrétiens, vous devez à la formation plus complète de votre âme l'acquisition de cette vertu que l'on voit disparaître de façon trop générale, hélas! même chez certaines classes de personnes plus obligées à faire preuve de zèle.

Ce doit être un des buts de ces fêtes du souvenir que de raviver, chez ceux qui veulent être sincères avec eux-mêmes, ces convictions d'un ordre plus élevé. Cherchons donc à éviter cet excès de folie et cet attachement désordonné aux plaisirs que l'on voit tout autour de nous; c'est un amour nuisible à tout coeur humain, fût-il le plus chrétien possible. Par ces amusements qui ne sont plus un repos pour l'esprit ni une consolation et une vraie joie pour le coeur, on se détourne entièrement de toute légitime ambition. En haut les coeurs toujours, pour ne pas nous éloigner des traditions du passé et abandonner la voie qu'ont suivie nos ancêtres, plus courageux dans leurs intentions et plus généreux dans les justes aspirations dont nous redisons le souvenir avec tant de fierté naturelle.

Afin de parvenir à une éducation réelle et durable — éducation qui se commence dans la famille pour se continuer à l'école, se poursuivre encore après le temps de l'école et se compléter seulement dans un âge plus avancé — il faut par dessus tout une volonté énergique et ferme qui soit capable d'imprimer à l'esprit et au coeur l'impulsion qu'exigent les qualités véritables d'un catholique. Permettez ici encore qu'on vous le prêche souvent, mes chers amis: il y a relativement peu de jeunes qui veuillent accepter la contrainte de s'imposer une règle pour fortifier en eux cette discipline de leur vie qui consiste à vouloir ce que veut l'autorité qui doit les guider. La religion que nous professons nous enseigne une vertu pourtant bien indispensable au bonheur de toute existence sur terre, mais l'on ne veut pas la pratiquer, ou l'on ne sait pas la mettre dans sa conduite pour en recevoir tout le bienfait dans la suite.

Je sais que vous serez surpris de m'entendre vous signaler, en terminant cette instruction, l'obéissance comme cette qualité si utile au perfectionnement de toute la discipline d'un homme, au complément de toute l'éducation d'un chrétien, à la réalisation de cette beauté et de cette grandeur d'âme que nous venons d'étudier en Dollard et ses seize compagnons. En haut les coeurs pour arriver à cette fin si en rapport avec ce que l'Eglise et la Patrie attendent de chacun de nous; et la fidélité à suivre ce programme de vie nous obtiendra plus sûrement la persévérance chrétienne ici-bas et la récompense divine au ciel, où une éternité de bonheur réel et de joie sans mélange d'aucune peine saura nous compenser tout ce que nous aurons accompli pour maintenir jusqu'au bout ces belles vertus. C'est la grâce que je souhaite à tous avec la bénédiction de Monseigneur. Ainsi soit-il.

SUR L'AVENIR DE NOTRE PAYS

Trois alternatives: l'indépendance, l'annexion aux Etats-Unis, la sécession de l'Ouest

Londres — Le "London Spectator" publie un très intéressant article sur l'avenir du Canada, mais la rédaction de ce journal fait remarquer que tout en ouvrant ses colonnes à l'expression de ces vues, elle n'en prend nullement la responsabilité. L'auteur, qui semble avoir récemment étudié la situation politique du Canada au cours d'une visite au pays et déclare que plus d'un Canadien croit que si le pays n'en est pas encore arrivé à la séparation, il est sur le point de l'être, constate que trois alternatives se présentent au Dominion: l'indépendance, l'annexion aux Etats-Unis et la sécession des provinces de l'Ouest.

Les partisans de l'indépendance, écrit l'observateur en question, forment une quantité inconnue et ne possèdent jusqu'ici aucun parti organisé. L'annexion est réellement attirante, lorsque les Canadiens voient leurs voisins des Etats-Unis abonder dans la prospérité. Bien que le très honorable W.-L. Mackenzie King, premier ministre du Canada, dise que ce sentiment est trop faible et compte trop peu d'adeptes pour être de quelque importance, un grand nombre de patriotes canadiens s'émeuvent de la perspective que ce sentiment peut grandir rapidement d'ici 25 ans.

Il croit que la sécession des provinces de l'Ouest est fatale. Les Etats-Unis absorberont le Canada morceau par morceau et si les provinces de l'Ouest hissaient le drapeau de la révolte comme Louis Riel et ses partisans, le même résultat arriverait qui arriva à la cause du fameux agitateur canadien lorsque lui et ses partisans se rendirent aux troupes britanniques. Il y a exactement quarante ans aujourd'hui. La menace de sécession de l'Ouest peut être une vantardise, mais ce sera une folie si elle est poussée trop loin.

L'auteur de l'article du "Spectator" est évidemment frappé davantage par la possibilité d'une annexion aux Etats-Unis.

"Des forces puissantes sont à l'oeuvre, et le panaméricanisme est actif, dit-il. Son organisation, élaborée à Washington, dort rarement. Elle n'a aucune relation directe avec le gouvernement américain, cependant les politiciens américains font de l'oeil à l'opération du bureau panaméricain à un jet de pierre du Capitole."

Pour remédier à cet état de choses, l'auteur suggère d'envoyer 250,000 immigrants britanniques au Canada chaque année, d'ici cinquante ans, afin que le Dominion soit si fermement britannique que le sentiment de l'annexion ait peu de chance de se développer et de porter un intérêt industriel et financier plus direct au Canada.

Nouvel hebdomadaire à Québec

Québec — On annonce qu'un nouvel hebdomadaire fera son apparition à Québec dans quelques jours. Il portera le nom de "Cri de Québec". Ce sera un journal politique et littéraire, auquel on donnera, paraît-il, une grande activité et beaucoup de vigueur. Il sera consacré à la défense de la politique libérale.

QUEBEC — Le cardinal Bégin a reçu la croix de la Société de la Croix Rouge Serbe, pour l'envoi de médecins et d'infirmières en Serbie.

VOLUME XII. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 27 MAI 1925 NUMERO 51

Nous voulons que la beauté idéale du geste de 1660 entre parmi les stimulants qui exaltent les volontés de notre jeunesse.

L'ACTION FRANCAISE.

LA LIBERTÉ

Nous devons garder chez nous tous ceux que nous pouvons garder; mais quant à ceux qui partiront, pourquoi ne les dirigerions-nous pas vers le nord de l'Ontario et l'Ouest?

Thomas POULIN (L'Action Catholique)

NOS INSTITUTEURS

Le samedi 23 mai a été un beau jour pour nos maîtres et maîtresses d'école.

Le matin, la *Ligue des Institutrices* a tenu une réunion importante dans la paroisse du Sacré-Coeur, à Winnipeg. Une adresse fort bien faite a été présentée à Mgr A.-A. Cherrier, P.A., vicaire général de Winnipeg, et le R. P. Bourque, S.J., directeur spirituel de la Ligue, a donné une très solide instruction sur les devoirs des instituteurs, au cours de la cérémonie religieuse à laquelle assistait le corps enseignant, religieux et laïque.

Dans l'après-midi, à Saint-Boniface, conférence pédagogique de M. l'abbé Adonias Sabourin, D.D., visiteur des écoles. Son analyse du livre de M. A. McIntyre, B.A., intitulé: *"A Short History of Education"*, était préparée avec tout le soin que M. l'abbé apporte à sa série d'études pédagogiques.

En attendant le jour, que nous appelons de tous nos voeux, où il nous sera donné d'avoir une école normale à nous, où professeront ceux qui ont notre foi et notre idéal de formation pédagogique, où les connaissances pourront être acquises sans mélange d'erreurs historiques et d'hérésies manifestes, il ne reste qu'à mettre nos instituteurs en garde contre le danger que présentent leurs manuels.

M. le visiteur des écoles a continué, samedi dernier, son examen des manuels d'école normale. La solide formation philosophique et théologique du conférencier, ajoutée à son talent naturel et à un travail acharné, lui font voir clairement les erreurs contenues dans ces livres, et la limpidité de la réfutation qu'il en donne est un soulagement en même temps qu'une sauvegarde pour l'esprit de ses auditeurs.

Tous comprennent l'importance d'un pareil travail, disons plus: son absolue nécessité.

Un bon nombre de nos maîtres et maîtresses d'école n'ont pas pu assister à ce cours; est-il nécessaire de dire que nous le regrettons? L'importance du sujet nous dispense d'insister sur les raisons qui justifient nos regrets.

Merci au nom des intérêts catholiques et français à ceux qui ont pu vaincre les difficultés et être présents; invitation pressante à ceux qui ont été empêchés d'assister de faire, à l'avenir, de grands efforts pour ne manquer aucun des cours de cette série d'études. M. le visiteur des écoles s'efforce de mettre le contre-poison à côté du poison, et il y réussit magistralement. En attendant que nous puissions faire davantage, c'est tout ce qu'il est possible de faire en ce moment.

Souhaitons que ce cours soit publié pour l'avantage de ceux qui ne l'ont pas entendu; nous croyons même que cet imprimé serait fort utile en dehors de chez nous. C'est un courant d'air frais à travers une atmosphère remplie de miasmes d'erreurs qui menacent d'empoisonner l'esprit de notre corps enseignant.

PERTINAX.

A MA MERE LA PROVINCE DE QUEBEC

Bien-aimée Maman,

Je vous assure que "Titite" nous a écrit une belle lettre. Nous l'avons tous lue et relue bien des fois.

Cette chère petite soeur, elle nous a fait du bien en nous disant qu'elle est "prête à nous prêter main-forte, si nécessaire." Nous pleurions de joie en lisant ces paroles: "Plutôt que de voir un Canadien français de nos campagnes prendre la route des Etats-Unis ou s'en venir accepter, dans nos villes, un rôle de manoeuvre inférieur, je préfère de beaucoup le voir s'établir sur une bonne terre de l'Ouest, au milieu de ses compatriotes." Dites-lui un gros merci et donnez-lui un affectueux baiser de notre part.

Il y a un passage cependant que nous n'avons pas bien compris. C'est celui-ci: "Sauf peut-être en quelques milieux QUI NE COMPTENT PAS, nous sommes d'avis que cette obstruction n'est ni absolue ni malintentionnée." Nous ne doutons pas des bonnes intentions de nos "grands frères", mais nous différons d'opinion avec "Titite" sur "LES QUELQUES MILIEUX QUI NE COMPTENT PAS."

Il nous semble qu'Elzéar, avec sa nombreuse famille, — il est vrai qu'il a perdu quelques-uns de ses garçons depuis l'influenza — exerce une influence qui COMPTE.

Arthur aussi a une certaine influence qui grandit de jour en jour. Sa famille augmente chaque année. Il a déjà des grands garçons pas mal instruits et qui font bonne figure.

Dans la famille ici, — Catherine est de mon avis, — nous sommes tous convaincus que les familles d'Elzéar et d'Arthur composent des MILIEUX QUI COMPTENT. Naturellement, nous autres, nous pouvons bien nous tromper, nous ne sommes pas instruits comme "Titite", mais ça nous dit que nos deux "grands frères" comptent pour quelque chose. Oh! nous n'allons pas jusqu'à comparer leur influence à celle de NN. SS. les évêques et de Messieurs les curés, mais à notre avis, ils peuvent eux aussi faire beaucoup de bien ou de tort à la patrie selon qu'ils se prononcent pour ou contre l'établissement de vos enfants — nous parlons de ceux qui sortent du pays — dans notre partie du pays.

Dites donc à notre bonne petite soeur de travailler à la conversion des familles d'Elzéar et d'Arthur. En ce sens, elle peut faire beaucoup plus que nous. On a vu bien des hommes convertis par leur petite soeur ou leur petite fille, tandis que tous les efforts des grandes personnes étaient restés infructueux. Si elle réussit, je lui enverrai une belle image, car elle aura beaucoup mérité de la patrie si chère à son petit coeur.

Les affaires vont bien par ici. Nous avons battu notre lin qui s'est bien conservé sous la neige, et la récolte a bonne apparence.

Votre petit garçon toujours bien affectueux,

Baptiste L'HABITANT.

Fannystelle, Man.,
19 mai 1925.

Mgr A. Turquetil, O.M.I.

Montréal—Mgr A. Turquetil, O.M.I., qui est arrivé d'Europe, demeurera un mois à la maison Saint-Pierre des Oblats, avant de retourner dans les missions du nord. Mgr Turquetil a été nommé récemment préfet apostolique des missions esquimaudes

Mgr Mathieu va faire une ordination à Rome

S. G. Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Régina, qui est actuellement à Rome, élèvera à la prêtrise, le 7 juin, en la chapelle du Collège Canadien, M. l'abbé Alfred-Louis Roy, qui poursuit actuellement ses études théologiques à Rome, et est attaché à l'archidiocèse de Régina. Il est très rare qu'il soit donné à un évêque canadien de présider une telle cérémonie dans la Ville Eternelle pour un de ses prêtres.

OTTAWA — L'hon. sénateur Frédéric-L. Béique a été assermenté comme membre du Conseil Privé du Canada. Cet honneur lui a été conféré à l'occasion du 80me anniversaire de sa naissance.

IMMIGRATION ET COLONISATION

Perte d'une autre province française dans l'Ouest

C'est "Pertinax", dans la **Liberté** — article cité au début — qui nous l'assure en ces termes: "Fortifions Québec: disaient M. Tardivel et ceux de son école. En théorie, c'était parfait; le plus pur patriotisme trouvait son compte à pareille position. En pratique, elle a empêché une nouvelle province française de naître à l'Ouest, et les gens de Québec, laissés sans direction efficace, sont allés aux Etats-Unis par centaines de mille, pendant ce temps. N'est-ce pas le cas de dire que parfois le mieux est l'ennemi du bien?

"On dit: "Ceux qui partent pour les les Etats-Unis reviennent." Le fait que les Etats de la Nouvelle-Angleterre comptent une population française à peu près égale à celle de la province de Québec prouve-t-elle cette assertion?

"Pourquoi ne pas faire quelques efforts pour diriger, à temps, vers les terres de culture plus facile du Manitoba et de l'Ouest canadien ceux qu'on ne peut pas placer dans les bois, et qui partiront nécessairement pour les Etats-Unis comme leurs devanciers?"

Mon cher voisin, vous avez la réponse directe, franche, sincère, publique à vos questions. Certainement que nous serions une province française ici au moins au Manitoba; mais ce n'est pas avec des regrets (fussent-ils les plus amers, les moins hypocrites) que l'on bâtit des provinces! C'est souvent avec des préjugés, des points de vue étroits, du chauvinisme et, disons-le, du provincialisme que l'on empêche un bien immense de se faire. Des penseurs sérieux, des écrivains de marque, des économistes indépendants et patriotes, certains hommes d'Etat ont élevé la voix à la hauteur de celle de nos hommes d'Eglise pour avertir, pour prévenir, pour arrêter cet exode alarmant, déprimant, mais tout cela fut inutile ou à peu près.

"Les pouvoirs publics ont même essayé d'enrayer les progrès des nôtres dans l'Ouest, de décourager ceux qui seraient tentés de venir du Québec renforcer le nombre des colons d'origine française et catholique. Ils paieront peut-être bien cher ce manque de clairvoyance nationale et cet affront à la justice publique."

Nous lisons les lignes suivantes dans un fort volume intitulé: "Evolution de la race française en Amérique" — des choses vraiment étonnantes et cependant trop vraies:

A la page 42: "Des centres américains sont en train de subir une véritable métamorphose. Sans que le gouvernement de Québec ne paraisse le soupçonner... un fort courant d'émigration agricole draine en ce moment (et depuis longtemps) plusieurs districts ruraux de la province et entraîne avec lui des centaines de braves familles de cultivateurs dans les campagnes du Vermont. Les Américains, qui n'ont pas d'enfants et qui souffrent de la rareté de la main-d'oeuvre agricole, vendent leurs terres; des agents, grassement rémunérés, font pour eux, au Canada, une propagande effective et trouvent de nombreux acquéreurs jusque dans nos régions de colonisation réputées les plus prospères et les plus recommandables. C'est ainsi que plusieurs familles du Lac Saint-Jean sont passées, dit-on, récemment à la frontière; après avoir été l'espoir des colonisateurs de la province de Québec, elles cultivent maintenant des terres achetées à gros prix des "Yankees".

"C'est une perte irréparable pour Québec, mais à quelque chose malheur est bon; cet exode vient à la bonne heure renforcer nos compatriotes menacés d'annihilation nationale, les tirer de leur assoupissement, leur donner un regain de vitalité et les ramener au sentiment de nos chères traditions."

Nous pourrions écrire des pages et des in-folios sur les regrets, superflus, les doléances de ceux qu'intéresse le problème de notre survivance au Canada; de plus gros et plus nombreux volumes pourraient être écrits sur ce que n'ont pas fait nos gouvernants; enfin des aperçus très intéressants pourraient être produits aujourd'hui de la part de nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis et des supporteurs de leur cause, qui ajouteraient une force écrasante de témoignage en faveur de ceux qui plaident encore et tiendront toujours pour une politique nationale avant tout: le Canada aux Canadiens!

Dans tous les cas, il n'en reste pas moins vrai que si nos gouvernants avaient voulu ouvrir les yeux à la lumière qui leur a été faite de tout temps, depuis 50 ans; s'ils avaient suivi la ligne de conduite tracée par les phares lumineux qui étaient placés sur leur chemin plutôt que de servir de vils intérêts, nous serions au moins 150,000 de langue française rien qu'au Manitoba et tous les troubles qui sont venus assombrir nos horizons, toutes les misères qui en ont découlé comme conséquence directe n'auraient jamais existé dans ce pays et nous n'aurions pas à régler ce problème des nationalités et de survivance qui se posent en ce moment plus que jamais.

C'est cela, mon cher voisin, nous autres Canadiens, on est toujours en retard, on ne voit les coups que lorsqu'ils sont faits et alors on se récrie, on se débat en regrets superflus, alors que la chose aurait été si naturelle, si facile et tellement dans l'ordre de faire son devoir et son possible en temps pour garder nos gens chez nous.

Nous verrons dans un prochain article ce que l'on a fait ou tenté de faire pour garder les nôtres, les empêcher de traverser la frontière et les rapatrier.

UN CENTENAIRE

Une personne de mes amis vient de me passer quelques notes relativement à sa famille. Je crois intéresser les lecteurs de la **Liberté** en mettant devant leurs yeux une autre page de ce qu'on est convenu d'appeler: "la petite histoire". On sait que c'est par les petits ruisseaux que l'on forme les grandes rivières. Pareillement, c'est par la connaissance de la "petite histoire" des familles, la monographie des paroisses et des diverses régions que l'on finit par compulser et apprendre la "grande histoire" d'un pays. J'apporte donc ici une des pierres du foyer.

Combien y en a-t-il de ces anciennes familles respectables de notre pays qui ont joué un rôle important dans la religion, l'agriculture, les arts, les professions, les métiers, provenant des défricheurs et des soldats, combien y en a-t-il, dis-je, qui sont ignorées du grand public!

Pour certaines gens, malheureusement, on ne semble connaître que les étoiles filantes du sport et du cinéma.

Aussi, c'est avec un vif plaisir que j'ai exhumé de mes tiroirs la mémoire d'une famille d'épée qui a rendu des services signalés au Canada. Que nos compatriotes anglais le sachent bien: si notre beau et vaste pays a été conservé à l'Angleterre, c'est grâce en partie aux vaillants et fidèles défenseurs tels que les de Lorimier.

Le 5 juin 1825 s'éteignait à Lachine, P. Q., muni des sacrements de la Sainte Eglise, le major Claude-Guillaume de Lorimier, troisième fils du Chevalier de Verneuil de Lorimier et de Louise Lepailleur, et petit-fils de Guillaume Chamilly de Lorimier, Sieur des Bordes en Gatinais et de Marguerite Chorel.

Né le 4 septembre 1744, Claude-Guillaume était lieutenant sous Montcalm à 14 ans, se distingua à Carillon malgré sa jeunesse et vit la défaite des Français en 1759.

Le 6 septembre 1760, il assista à l'agonie de la colonie française au Canada. A l'île Sainte-Hélène, où s'était retiré le Chevalier de Lévis avec son héroïque petite armée, Claude-Guillaume, lieutenant, vit le drapeau fleurdelisé, image de la France militaire, s'abaisser vers les feux allumés à cet effet. Puis, lorsque la dernière fleur de lis eut crépité vers le ciel sous forme de larmes de feu, de sa poitrine comme de celle de ses compagnons d'arme jaillit un cri, une suprême protestation: "Vive la France!", et les échos du rivage voisin répétèrent: "Vive la France!"

Le chevalier de Lévis venait de brûler ses drapeaux plutôt que de se rendre à l'ennemi.

Tout était perdu pour la France au Canada, tout fors l'honneur!

Claude-Guillaume fut fait capitaine, puis major et enfin Commandant des Sauvages en 1775, le 10 septembre, par le général Carlton, qui l'avait en grande estime et savait apprécier sa bravoure et sa loyauté.

Il est l'auteur d'un mémoire intitulé: "Mes services pendant la guerre de 1775". Pendant cette guerre, étant sur le point d'être fait prisonnier, il fut sauvé par une jeune fille qu'il épousa plus tard (sa première femme).

M. l'abbé Verreau, de Montréal, ancien principal de l'école normale Jacques Cartier, chargé de rédiger ce mémoire, dit: "M. de Lorimier savait manier l'épée mieux que l'orthographe; cependant, mieux que Bayard il savait signer son nom. Il s'exprimait dans un langage clair et élégant, résultat de la société choisie dont il faisait partie. (Son épée est aujourd'hui entre les mains de son arrière petit-fils: M. Joseph Chamilly de Lorimier, du "Workmen's Compensation Board", Winnipeg.)

Claude-Guillaume de Lorimier fut premier Français qui consentit à faire porter le drapeau britannique dans son régiment.

En 1813 il se distingua de nouveau avec ses deux fils aînés à la bataille de Châteauguay, sous les ordres du colonel de Salaberry, dont il était l'ami. (Où en serait la puissance anglaise aujourd'hui au Canada sans ces 300 braves à Châteauguay?)

M. de Lorimier s'est marié trois fois et eut plusieurs enfants.

De sa première femme, Louise Skailer (celle qui le sauva), il eut plusieurs filles, dont l'une fut la grand'mère du lieutenant-colonel Ducharme, mort à Saint-Boniface au printemps de 1918 et qui eut de superbes funérailles militaires.

Deux fils: l'aîné, Guillaume, né en 1782, se distingua comme lieutenant à la bataille de Châteauguay et fut tué à la bataille de Williamsbury, le 11 novembre 1813.

Son second fils, Jean-Baptiste Chevalier, né le 11 novembre 1784, était aussi lieutenant à la bataille de Châteauguay où il fut blessé plusieurs fois et fait prisonnier. Celui-ci accompagna Lord Selkirk à Winnipeg en 1817 et fut l'un des signataires du traité par lequel les Indiens cédaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson le terrain entre la rivière Rouge et l'Assiniboine, aujourd'hui le Fort Rouge. (Voir "Hudson's Bay Co. Land Register — Book A". Une copie de cette carte est entre les mains d'une arrière-nièce, à Winnipeg.)

De son second mariage, avec Henriette-Marie d'Escheneau, fille du seigneur de l'Ancienne Lorette, Claude-Guillaume eut deux enfants: une fille, Marguerite-Marie, qui épousa N. Ducharme et qui est la grand'mère du distingué et si sympathique président et gérant de la "Sauvegarde" à Montréal; un fils, Edouard-Narcisse Chamilly, né le 10 septembre 1799, marié à Annie Dunn et mort le 17 décembre 1883. Il fut le seul de cette lignée qui ne put être militaire, ce qui l'humiliait beaucoup. Edouard-Narcisse fut le père de Jacques Chevalier de Lorimier; qui fit ses études militaires à Québec avec Charles de Salaberry, fils du vainqueur de Châteauguay.

Jacques Chevalier entra dans la milice canadienne en 1867 et en 1870 atteignait le grade de capitaine du 74me régiment d'infanterie. Il servit en 1870 et en 1871, lors de l'invasion fénienne et reçut une médaille de la reine Victoria pour sa bravoure. Pendant 30 ans il fut interprète français du banc de la Reine et du Roi à Winnipeg, où il était estimé pour ses qualités d'intégrité et de gentilhommerie. Il était marié à Honorine Héroux, fille de Pierre Héroux, qui fut injustement accusé et trahi pendant les troubles de 1837 et jeté en prison par le vieux brûlot de Montréal, Colborne. M. Héroux avait pour compagnons d'infortune, dans la trop fameuse prison de Montréal, Cardinal, Duquette et Poutre. Il réussit à s'échapper de sa prison et se cacha jusqu'à la fin des troubles.

De son troisième mariage, Claude-Guillaume eut un fils, Georges, qui fut le père du juge Albert de Lorimier, de Montréal.

Les de Lorimier de Winnipeg sont les enfants de Jacques Chevalier de Lorimier. M. Joseph de Lorimier fit un service en France pendant la grande guerre mondiale. Une soeur de celui-ci, Mme Robillard, de Montréal, lui survit.

Les de Lorimier sont alliés aux plus anciennes et aux meilleures familles du Canada.

Voici la généalogie de cette famille, depuis la domination française:

(1) Guillaume Chamilly de Verneuil de Lorimier, sieur des Bordes en Gatinais, fils de Guillaume Chamilly de Lorimier et de Jeanne Guilbeault d'Espernay, de Saint-Leu et Saint-Gilles, diocèse de Paris, vint au Canada en 1695, sur la demande du Comte de Frontenac, qui l'avait en grande estime. Commanda le Fort Rolland en 1705. Mourut à Montréal le 29 juillet 1709. Il était marié à Marguerite-Marie Chorel.

Ses enfants: Marie-Jeanne, mariée à Joachim de Saguespee.

Son fils (2) Claude-Nicholas Guillaume, baptisé le 22 mai 1705 (marié à Louise Lepailleur) chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis. Lieutenant en 1741 et capitaine en 1749. S'est signalé à la prise du Fort Georges et a été blessé à la prise de Corlar l'année suivante. Pour honorer ses services, Louis XV lui envoya la Croix de Saint-Louis. Mort en 1755.

La femme: Louise Lepailleur.

Ses enfants: Marie-Louise, mariée à Pierre Gamelin; Marie-Hippolyte, mariée à Benjamin-Mathieu d'Amours; Joseph-Antoine Guillaume, marié à Madeleine d'Amours, fille du sieur de Clignancourt; François-Thomas, marié à Marguerite de Sabrevois, fils de Clément de Sabrevois de Bleury; (3) Claude-Guillaume, comme ci-dessus.

J'ai vu la collection complète des six portraits des de Lorimier. On est frappé de la ressemblance de cette famille de gentilshommes qui ont illustré le pays par les armes, pendant près de 200 ans.

Godias BRUNET.

CHOSES D'EUROPE

LES ELECTIONS BELGES ET LA CRISE DU PARLEMENTARISME

Plus encore que les intrigues politiciennes et les courses au portefeuille dont s'amuse la malveillance populaire, ce qui déconsidère le régime parlementaire, ce qui, si l'on n'y porte remède, finira par amener sa disparition, c'est son impuissance à constituer des gouvernements durables.

L'essence du régime, tel qu'il fut constitué en Angleterre, dès la fin du XVIIe siècle, c'est un gouvernement appuyé sur une majorité représentant le parti dominant et contrôlée, surveillée par une minorité représentant le parti momentanément le moins fort. Le jeu normal de l'institution, c'était une sorte de rotativisme: le parti au pouvoir finissait par s'user au pouvoir; il était remplacé automatiquement, au bout d'un certain temps, par le parti de l'opposition retrempé dans l'opposition, qui s'usait à son tour, et ainsi de suite. Tout était pour le mieux dans un régime politique dont aucune question sociale ne venait gêner le fonctionnement. Mais depuis que les questions sociales se sont posées, tous les rouages de la machine sont plus ou moins faussés. Entre les deux partis éternels; droite, gauche, wigs et tories — un troisième parti — socialiste, ou travailliste — est intervenu pour fausser la balance. Réduit à l'essentiel, le même phénomène se produit dans tous les pays, mais avec combien de nuances et souvent aussi avec quelle confusion!

La situation qui se présente en Belgique, et que les dernières élections ont mise en lumière, est particulièrement caractéristique. Le parlementarisme belge, décalque du parlementarisme anglais, fut longtemps un modèle du système. Pendant soixante-quinze ans environ, il fonctionna avec une parfaite régularité. Après les premières années d'organisation, les deux grands partis historiques, le parti catholique et le parti libéral, se succédèrent au pouvoir avec une régularité presque mathématique. Tous deux étaient strictement constitutionnels, tous deux se combattaient âprement, mais dans les cadres d'une société politique essentiellement bourgeoise et censitaire. Mais en 1884, le parti libéral fut écrasé de telle manière que, jusqu'à la guerre, le parti catholique conserva seul le pouvoir, et cette défaite d'un groupe politique qui représentait essentiellement la bourgeoisie moyenne, la bourgeoisie des villes, fut encore accentuée par l'institution du suffrage universel même, tempéré par le vote plural. Elle coïncidait d'ailleurs avec la naissance du parti socialiste ou parti ouvrier.

Celui-ci constitua bientôt la seule opposition sérieuse au parti catholique. Mais, internationaliste et républicain, au moins en théorie, il n'était plus constitutionnel. En ce temps-là, on ne pouvait même pas concevoir qu'il fût chargé du gouvernement. C'est pourquoi les catholiques eux-mêmes sentirent la nécessité d'un tiers parti qui représentât l'opposition constitutionnelle et, dans certains cas, pût appuyer le gouvernement contre les socialistes. La représentation proportionnelle rendit au parti libéral son importance. Dans les dernières années qui précédèrent la guerre, il constitua, avec les socialistes qui, d'ailleurs, s'étaient singulièrement assagis, une opposition assez puissante pour remplir son office et qui laissait cependant au parti catholique encore fortement uni une majorité suffisante pour gouverner.

La guerre a complètement bouleversé cet état de choses. Au retour du Havre, une minorité intelligente et patriote qui a eu, et qui a encore pour organe principal le journal la "Nation belge", que dirige, avec autant de verve que de sens politique M. Fernand Neuray, avait espéré constituer un grand parti national qui eût continué jusqu'à la complète reconstitution du pays, la politique d'union sacrée. Mais les premiers ministères d'union sacrée causèrent une profonde déception. Se croyant obligés de ménager tout le monde, mal contrôlés par une presse qui n'était pas habituée à considérer les choses du point de vue national et qui se croyait contrainte de ménager les hommes de son parti qu'elle avait dans le ministère, ils se montrèrent aussi hésitants dans leur politique intérieure que dans leur politique extérieure. Le seul mérite qu'on peut leur reconnaître, c'est qu'ils ont su éviter le pire. Mais ils n'ont résolu aucune question et, notamment, ils ont laissé s'envenimer le problème linguistique au point qu'il est arrivé par moment à dominer tous les autres et à menacer l'Etat d'une véritable dislocation. Aussi, le pays est-il retombé rapidement à ses habitudes d'avant-guerre; l'esprit de parti a repris le dessus, aggravé d'intrigues personnelles et d'ambitions assez mesquines.

En principe, le régime parlementaire est essentiellement le gouvernement des partis, d'un parti contrôlé par un autre; mais pour qu'il fonctionne régulièrement, il faut que les partis aient une organisation, un programme, un idéal. Or, usé par le pouvoir, ayant perdu ses chefs les plus influents, divisé par la question linguistique, le parti catholique, profondément désorganisé, n'avait d'autre programme que de conserver ses positions. Le parti libéral, non plus, n'avait guère de programme positif car l'anticléricalisme, même en Belgique, est bien usé. Le parti socialiste, seul, avait des réformes à proposer, un idéal à réaliser. Assez compromis par sa participation au pouvoir au temps de l'union sacrée, il a refait son unité et reconquis son prestige dans l'opposition, grâce à l'influence de M. Vandervelde, dont la forte personnalité domine en ce moment toute la politique belge. Aussi fallait-il logiquement s'attendre à sa victoire aux dernières élections. Mais cette victoire a été plus décisive que ne l'escomptaient ses chefs eux-mêmes. En chargeant M. Vandervelde de constituer le Ministère, le Roi, fidèle observateur des règles du jeu parlementaire, a consacré cette victoire: le parti socialiste est le parti victorieux, le parti le plus fort. Mais cette victoire, qu'en fera-t-il, que pourra-t-il en faire? Là est la question.

* * *

La victoire des socialistes est considérable: ils sont 70 à la Chambre au lieu de 66; les catholiques 78 au lieu de 82 (76 catholiques proprement dits et 6 démocrates chrétiens), les libéraux 11 au lieu de 33; les frontistes, démagogues flamingants, gagnent deux sièges et sont 6; les communistes, qui n'étaient pas représentés, ont deux députés. Victoire considérable, mais majorité insignifiante. M. Vandervelde qui, d'ailleurs, paraissait peu disposé à prendre le pouvoir, s'en rendait parfaitement compte; ce n'est pas avec les socialistes seuls qu'il eût pu gouverner. Il lui eût fallu donc recourir à la politique de soutien; mais où le trouver ce soutien?

Les libéraux, dont les éléments les plus jeunes et les plus actifs ont une tendance à aller au socialisme, se rendent parfaitement compte du danger qu'il y aurait pour eux à participer à un gouvernement où ils seraient réduits à la portion congrue qui les compromettrait irrémédiablement aux yeux de leur clientèle bourgeoise, et qui finirait par les annihiler. Ils estiment même qu'en prenant l'engagement de soutenir un gouvernement socialiste, ils perdraient de leur autorité. Leurs principaux chefs ont déclaré à M. Vandervelde qu'ils ne lui feraient pas de guerre systématique, mais ils veulent se retremper dans une opposition indépendante et "nationale". Du côté catholique, les socialistes paraissaient avoir plus de chances de trouver un appui, non certes dans la vieille droite confessionnelle et conservatrice, mais parmi les éléments démocrates chrétiens et flamingants. Mais c'est ici que s'est décelé l'autre danger. Les démocrates flamingants entendaient bien poser leurs conditions au point de vue linguistique et le gouvernement eût risqué alors de mécontenter les socialistes wallons qui forment le gros de ses troupes. Il n'y avait qu'un terrain d'entente, et il était dangereux, non pas tant pour le parti socialiste que pour le pays. C'est le séparatisme. La plupart des socialistes wallons sont très antiflamingants; ils ont l'amour de la langue française, et plus encore de leur patois; rien ne les agace plus que les mesures qui tendent à répandre le flamand en Wallonie. Mais, comme un de leurs chefs les plus éminents, M. Destrée, ils ne répugnent pas à une formule fédéraliste qui séparerait la Flandre de la Wallonie et abandonnerait les Flamands de langue française à la tyrannie flamingante; que les Flamands se débrouillent entre eux. Le parti socialiste tout entier est prêt à faire un premier pas dans cette voie, d'accord avec les flamingants; il est disposé à instituer le service militaire de six mois et la division de l'armée en régiments flamands et en régiments wallons. Grave danger. Deux armées, cela fait deux pays, et le lien qui les unirait suffisamment solide dans une Europe tranquille ne manquerait pas de se tendre à se rompre en cas de conflit européen. Et puis, il y a Bruxelles, qui n'est ni flamand ni wallon, et qui, par suite du mouvement de centralisation général, apparaît de plus en plus comme le coeur et le cerveau de la Belgique. La Belgique est-elle disposée à courir pareille aventure? Il ne le semble pas.

L. DUMONT-WILDEN,

(La "Revue Bleue")

La Session Fédérale

UNE DISCUSSION SUR LA GUERRE

On annonce la prorogation pour le 15 juin

[illegible] — Le travail de la Chambre [illegible] engagé sur une telle [illegible] progrès que le ministre des chemins de fer a annoncé, incidemment au commencement de la semaine que le parlement espérait proroger vers le 15 juin.

[illegible], E.-N. MacDonald, ministre de la défense nationale, présente la liste [illegible] de son département qui réclame [illegible] pour les salaires de ses employés. Il explique que son intention n'est pas d'imposer des dépenses excessives aux contribuables du Canada [illegible] présente, pour la guerre, mais un récent voyage en Europe lui a appris que l'univers n'est pas exempt des menaces d'un conflit futur et il est [illegible] pour le pays de maintenir un [illegible] d'armée et de marine susceptibles de répondre au moment du danger.

Plusieurs députés conservateurs sont d'avis que l'on devrait augmenter les allocations pour l'entraînement militaire.

M. Forke et la guerre

Mais ce n'est pas l'avis de M. Robert Forke, chef des progressistes. "Après la mort de 60,000 des nôtres sur les champs de bataille pour mettre fin à toutes les guerres, dit-il, il est déprimant d'entendre des députés demander des crédits pour former des militaires dont la mission sera de tuer d'autres hommes demain. Le Canada, déclare-t-il, doit tenir bien haut le drapeau de la paix. Si nous parlons toujours de guerre, nous aurons la guerre, et [illegible] doit rester aussi peu [illegible] que possible."

Un moyen d'armée

"Il est [illegible] de maintenir un moyen d'armée", déclare M. J.-J. [illegible] [illegible] Il est [illegible] devons [illegible] Si nous devons [illegible] aux guerres futures, il est aussi [illegible] que nos armées suffisent pour défendre notre pays. [illegible] besoin. Nous pourrons [illegible] avec raison, que la dernière guerre a été "une amusette" auprès de la prochaine guerre européenne.

"D'ailleurs l'entraînement de nos régiments militaires est une farce. Dans les villes les régiments peuvent être [illegible] utilité, mais l'argent dépensé dans les campagnes est mal placé. [illegible] le plus sûr moyen de [illegible] guerre."

Un antimilitariste

[illegible] Woodsworth, député de Winnipeg, n'y va pas par quatre chemins. Il était opposé à la dernière guerre, il le sera à la prochaine. Il condamne le [illegible] les fonctionnaires [illegible] des distractions [illegible] pays de [illegible] On ne laisse pas ainsi des employés accomplir la besogne des chefs, surtout si l'on sait que les armements ne sont pas une garantie de sécurité et attirent la foudre.

M. Woodsworth parle aussi de la flotte armée que les Américains veulent lancer sur les Grands Lacs pour empêcher la contrebande des liqueurs. Le traité Rush-Bagot, dit-il, défend aux deux nations de lancer des navires de guerre sur les lacs. Afin d'éviter un conflit entre les deux nations, notre gouvernement devrait sévir contre les contrebandiers et ainsi éviter aux Américains la tâche de recourir à la manière forte.

Le député de Winnipeg s'élève aussi contre l'exécution des soldats canadiens qui ont passé en Cour martiale. Il dit que la guerre a toujours des causes économiques et il blâme la "Navy League" de sa propagande militariste incessante. Elle agirait plus sagement en faisant de la propagande pour la paix.

Deux projets d'embranchements

Deux projets d'embranchements de chemin de fer, l'un concernant un prolongement de la route de Turtleford, en Saskatchewan, et l'autre affectant une ligne de Baugough à Willow Bunch, dans la même province, sont adoptés en troisième lecture.

L'impôt du timbre

Une dernière loi, celle qui amende la loi des revenus de guerre, est adoptée en troisième lecture. Elle impose une taxe spéciale sur les chèques de voyageurs et permet de transporter de la succursale d'une banque à une autre succursale de la même banque, un dépôt sans payer la taxe du timbre. Elle sanctionne aussi la clause qui exempte de la taxe du timbre les chèques et mandats-poste de $5.

L'exportation de l'énergie électrique

L'épineuse question du développement du pouvoir de Carillon et de l'exportation de l'énergie électrique a été discutée très longuement et sous toutes ses faces. Les conservateurs, par l'entremise de leur chef et de Sir Henry Drayton, se sont prononcés carrément contre l'exportation de l'énergie électrique. Le chef de l'opposition a même mis le gouvernement en demeure de faire connaître très ouvertement la politique qu'il entendait suivre à l'avenir à ce sujet. M. Meighen est absolument opposé à ce que les permis soient émis pour plus d'un an, et à ce que le gouvernement en émette de nouveaux pour l'exportation aux Etats-Unis.

Le gouvernement ne s'est pas prononcé.

La Chambre n'a pas siégé le jour de l'Ascension.

Les Jeux de la 'Liberté'

Solutions des problèmes de la Série No 23

73—PHRASES A COMPLETER

[illegible] pas une génération plus nombreuse de Canadiens [illegible], nous sommes perdus. — Mgr O.-E. MATHIEU.

La place de tous les Canadiens est toujours au Canada; les plus capables ont une obligation particulière de ne pas nous déserter.—Adélard DUGRE, S.J.

[illegible] moins pour le temple les furieux qui veulent le démolir que les [illegible] qui ne songent qu'à leur potage en face du danger. — Louis VEUILLOT.

74—METAGRAMME

[illegible] — [illegible] — tache — vache

75—CHARADE

[illegible] charade est amidon (ami — don).

Les Jeux [illegible] sont suspendus pour la saison d'été. Nous [illegible] sous une forme un peu différente. Les solutions de [illegible] 24 seront publiées la semaine prochaine. Dans quinze jours nous [illegible] les prix du mois de mai et les prix trimestriels.

ECHOS D'EUROPE

Caillaux et les finances françaises

Paris — Dans les milieux financiers, on considère que les déclarations de M. Caillaux au comité des finances de la Chambre, la semaine dernière, ont créé une bonne impression non seulement en France mais aussi à l'étranger. Contrairement aux ministres des finances précédents, M. Caillaux ne semble pas seulement voir les difficultés de sa tâche, mais il paraît aussi décidé à proposer une solution pratique. On espère aussi que les nouveaux impôts serviront à balancer complètement le budget de cette année, ce qui fera taire les critiques étrangères sur l'administration des finances françaises.

On croit que l'opposition comprend que si le gouvernement actuel est renversé il sera remplacé par un autre encore plus radical. Aussi, afin de prévenir une telle éventualité, on suppose qu'elle supportera le gouvernement actuel et que ce dernier sera assuré d'une majorité même dans le cas d'un vote socialiste contraire.

L'Angleterre sent le besoin de se rallier à la France

Paris — Le marquis de Crewe, ambassadeur anglais à Paris, pour répondre au désir de la population anglaise, a donné une brillante réception au président Doumergue, à l'ambassade anglaise. Il y avait quelques Canadiens parmi les invités.

On attribue à cette déférence soudaine de l'Angleterre vis-à-vis de la France le besoin que ressent la Grande-Bretagne de se rallier avec la France par suite de l'élection de von Hindenburg à la présidence allemande. On croit que la France répète sa situation d'il y a vingt ans.

La direction des Relations Etrangères annonce qu'on s'est enfin entendu entre la France, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne sur la question des dettes de guerre.

Caillaux au Sénat

Paris — Le ministre français des Finances, M. Joseph Caillaux, se présentera au Sénat au cours de l'été.

Le sénateur Gigon, son concitoyen, a donné sa démission afin de permettre à Caillaux de se présenter.

M. Herriot réélu maire de Lyon

Lyon — Edouard Herriot, président de la Chambre des députés, a été réélu maire de Lyon, bien que la majorité dans le conseil soit passée aux socialistes. Il a reçu 56 votes sur un total de 57. Il y avait dans l'urne un bulletin blanc, qui avait été déposé par M. Herriot lui-même.

Les Alliés et l'Internationale

Londres — Le correspondant du "Daily Herald" à Berlin dit tenir de bonne source la déclaration que la Grande-Bretagne a proposé aux Alliés d'envoyer une note conjointe au gouvernement soviétique demandant la répudiation absolue de l'Internationale communiste et l'exclusion des quartiers généraux de l'Internationale de Moscou. Le "Herald" dit dans ses commentaires qu'une telle proposition, si elle réussit, conduira à un désastre pour le monde entier, vu qu'elle peut allumer de nouveau un conflit.

Les pèlerins allemands à Rome

Cologne — Bien que la pauvreté règne un peu partout en Allemagne, il n'y a pas de pays, à l'exception de l'Italie, qui fournisse un plus grand nombre de pèlerins pour l'Année Sainte que l'Allemagne.

Berlin respectera le plan Dawes

Berlin — Le ministre des Affaires étrangères Stresemarn a déclaré au Reichstag que l'Allemagne continuera l'application du plan Dawes. "Aucun pays plus que l'Allemagne, dit-il, n'accueille les efforts du plan Dawes pour la pacification économique de l'Europe". Il ajoute que ceux qui se sont opposés à l'acceptation du plan Dawes sont convaincus que, sans lui, l'Allemagne n'aurait pas été capable d'établir son change sur une base solide, et aurait été obligée de livrer une bataille beaucoup plus rude pour assurer son existence économique.

Un curé français à Agadir

Tanger — Mgr Dreyer, évêque du Maroc, d'accord avec le gouvernement français, vient de nommer M. l'abbé Couris curé d'Agadir. C'est le premier prêtre français qui réside dans cette ville, qui n'a pas d'église, et où la célébration du culte se fait encore sans ornements. La messe est dite sur une simple table dans une chambre et les fidèles n'y peuvent assister que du dehors.

M. Chamberlain démissionnerait prochainement

Londres — Le ministre anglais des Affaires étrangères, Austen Chamberlain, donnerait prochainement sa démission. Il ne s'entendrait pas avec ses collègues sur la politique à suivre au sujet de la France. Il serait remplacé par Lord Birkenhead. On sait que Chamberain est un ami de la France.

L'Allemagne voudrait annexer l'Autriche

Paris — L'Allemagne rêverait-elle encore de dominer l'Europe? Un entrefilet publié par le "Petit Parisien" donne à le croire. Ce journal écrit que l'Allemagne considère l'idée de proposer de garantir l'intégrité des frontières polonaises et tchécoslovaques telles qu'elles existent actuellement, à condition que les Alliés consentent à ce que l'Autriche soit unie au Reich.

Le "Petit Parisien" fait remarquer que ceci n'est encore qu'une suggestion sans forme définitive que le gouvernement allemand lance dans le but de tâter le terrain avant de s'engager, mais il ajoute que l'idée a déjà fait beaucoup de chemin dans les cercles diplomatiques ici et à l'étranger.

"Si ce plan est accepté, dit le journal, non seulement il sera un coup sérieux porté aux traités de paix, mais il donnera à l'Allemagne un territoire égal à celui qu'elle a perdu en abandonnant l'Alsace-Lorraine, la Silésie et le Schleswig, et l'établira au centre de l'Europe, lui permettant de commander toutes les routes."

La France serait le seul pays d'Europe où la natalité est en hausse

Londres — Le correspondant parisien du "Manchester Guardian" trouve que la légende qui prétend qu'il naît moins d'enfants en France que dans les autres pays a la vie dure. La France, estime-t-il, est le seul pays d'Europe où la natalité tende à s'accroître. Depuis 1913, le taux de la natalité française s'est élevé de 191 à 194 par 10,000 habitants. Bien que le taux pour l'Allemagne soit de 209 et pour la Grande-Bretagne de 194, aucun de ces deux pays ne peut montrer une augmentation comme celle dont la France a donné l'exemple.

Cet accroissement des naissances, toutefois, est plus que contre-balancé par de mauvaises conditions hygiéniques, le taux de la mortalité en France — 170 par 10,000 habitants — ne le cédant qu'à celui de l'Espagne. L'augmentation des naissances en France est attribuée au recouvrement de l'Alsace-Lorraine et à l'afflux d'étrangers à natalité élevée comme les Polonais et les Italiens.

TORONTO — Albert-W. Austin, vice-président de la Banque Dominion, en a été nommé président pour remplacer sir Augustus-M. Nanton décédé dernièrement.

WASHINGTON — Le gouvernement américain a fait savoir à neuf puissances étrangères qu'il désirait recevoir d'elles des propositions au sujet du remboursement de leurs dettes.

MA MERE!

Ma mère approchait de la quarantaine quand elle me mit au monde. Elle avait eu dans sa jeunesse, m'a-t-on assuré, beaucoup de fraîcheur et d'éclat; mais le seul portrait qui existe d'elle fut fait peu d'années avant sa mort. Dans les plus lointaines profondeurs de ma mémoire, son visage ne m'apparaît que déjà touché par l'âge. Ceux qui ont connu leur mère jeune et belle éprouvent-ils une douceur à se la rappeler ainsi? Je ne sais. Pourtant, selon moi, ceux-là sont privilégiés dont les premiers regards virent pencher sur leur berceau un front marqué par la fatigue de vivre et à qui leur mère sembla toujours une vieille mère. Le souvenir qu'ils gardent d'elle est, sinon plus cher, du moins sacré, et ce que la vieillesse a de vénérable s'y ajoute à ce que la maternité a d'auguste.

Ce méchant bouquin, dont se servit ma mère pour m'enseigner l'art si difficile de la lecture, me fait donc songer qu'elle a été une petite fille, mais je ne puis m'imaginer ses jeux et ses travaux d'enfant, pas plus que ses rêves de jeune fille ou ses joies d'épouse bien-aimée. Je ne veux voir en elle que ma maman, ma vieille maman.

Il me semble que je manquerais au quatrième commandement du Décalogue: "Tes père et mère honoreras", et qu'un peu de tendre respect dont ma pensée enveloppe la chère image de ma mère s'évanouit, si je me la représentais un seul instant hors de sa fonction maternelle et sans les premiers cheveux gris et les quelques rides qu'elle avait déjà quand j'étais tout petit.

Il faudrait une plume exquise et légère que je n'ai pas, il faudrait choisir des mots pour exprimer ce sentiment pieux et jaloux, ce scrupule délicat, cette nuance d'âme. Je n'en puis donner une idée qu'en rappelant le mystère de la foi chrétienne, si touchant et si profond, qui entoure la mère de Jésus d'une pureté idéale. Oui, pour celui dont le coeur est vraiment filial, sa mère est une immaculée!

D'ailleurs, n'est-il pas tout naturel que je l'évoque seulement sous les traits d'une mère, celle pour qui je ne fus jamais qu'un enfant?

Quand elle mourut, elle avait soixante et onze ans, et j'en avait trente-trois. J'étais donc un homme ayant vécu, travaillé, joui, souffert, traversé vingt fois la flamme des passions, un homme resté fidèle, sans doute, à ses devoirs principaux, mais coupable de bien des fautes, hélas! et sans innocence.

Certes, ma mère le savait. Elle avait connu tous mes efforts pour me donner du courage, mes faiblesses pour les excuser; elle avait pris sa part de mes joies, m'avait consolé dans mes heures de détresse. Mais si, femme de virile intelligence et de jugement haut et sûr, elle me parlait comme à un homme quand je lui demandais un conseil, je redevenais pour elle — adorable illusion — son enfant, son pauvre petit enfant, quand je n'avais besoin que de son amour.

Je ne me souviens pas seulement ici des instants où je défaillais sous la peine et où je ne trouvais de soutien qu'en embrassant ma mère et en séchant sur sa joue mes yeux brûlés de larmes comme au temps où elle me portait dans ses bras. Non, c'était encore dans le cours ordinaire de la vie, c'était dans les mille riens de chaque jour que mon excellente mère me traitait comme dans mon premier âge et m'en attribuait naïvement l'imprudence et la maladresse.

— Fais attention à la marche en bas de l'escalier... Prends garde d'attraper froid... Je suis sûre que tu as encore oublié ton mouchoir.

Je plains ceux qui reçoivent avec impatience, sans un sourire attendri, ces recommandations puériles. Elles m'ont toujours ému jusqu'au fond du coeur. D'ailleurs, plus qu'un autre peut-être, je fus l'objet de ces menus soins. Car, dans ma jeunesse, j'éprouvai à plusieurs reprises d'assez graves accidents de santé, et alors ma mère s'occupait de moi non seulement comme d'un enfant, mais d'un enfant malade.

Un hiver les médecins m'envoyèrent dans le Midi, mais je trouvai ma pauvre maman si changée après quelques mois passés loin d'elle, que l'année suivante, étant encore souffrant, je restai quand même à Paris, et j'y vécus en prisonnier pendant la mauvaise saison. Ma mère déjà bien caduque, bien affaiblie, ne quitta pas, pour ainsi dire, ma chambre.

Qu'on me permette de transcrire ici un très vieux dizain. Je ne relis jamais mes vers, mais ceux-ci restent toujours gravés dans ma mémoire. Ils me rappellent des heures si douces, des heures de parfait bien-être, dans cette atmosphère de tendresse maternelle:

J'écris près de la lampe. Il fait bon.
Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand
fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille
mère est là.
Elle songe sans doute au mal qui
m'exila
Loin d'elle l'autre hiver, mais sans
trop d'épouvante;
Car je suis sage et reste au logis
quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre
la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire
de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de
flammes,
Ma mère, sois bénie entre toutes les
femmes!

Tout à l'heure je murmurais ces vers en feuilletant le livre où ma mère m'a montré mes lettres, en y cherchant et en y baisant la trace de ses doigts. Cependant, que d'angoisses, que de chagrins je lui ai causés, à l'admirable femme! Non qu'elle ait jamais pu douter une seule minute de mon respect et de mon amour, grand Dieu! Mais on est jeune, on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a près du foyer de famille abandonné trop souvent, une vieille maman! — oh! pleine d'indulgence infinie! — qui ose à peine adresser à son grand fils un timide reproche, mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de le voir perdre sa candeur et sa pureté — et qui pleure.

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance!... S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère.

Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte, et j'avais tout de même le coeur d'un fils, car ce jour-là quelque chose de délicieux s'est éteint en moi et depuis lors je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh! comme je pensais à ma mère le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures.

Jésus, qui a fait triompher sa mère auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

Patrie mystique, séjour des justes! Glorieux foyer de lumière et d'amour! On prétend que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir l'étendue et la perfection des félicités que tu réserves aux élus! Mais il me semble à moi, humble d'esprit, à moi, pauvre pécheur, que j'ai eu le pressentiment du paradis jadis, lorsque j'étais enfant plein d'innocence et que je m'endormais mes deux bras à ton cou, ô ma sainte mère!

François COPPEE.

Page Féminine

"Marquise de Maulgrand"

Un livre qui devrait être lu par toutes les jeunes femmes est bien "Marquise de Maulgrand", par M. Maryan. Ce roman captive et fait du bien. Ce sont des lignes exquises avec un décor moderne qui expriment le dévouement que toute femme doit avoir pour son mari, pour celui à qui elle a juré fidélité et amour dans les bons comme dans les mauvais jours. Cette lecture ferait aussi du bien aux mères qui prennent toujours parti contre leurs gendres et qui trouvent leurs pauvres filles de vraies martyres, quand elles n'ont pas tout le luxe et le bien-être qu'elles avaient avant leur mariage.

Pascale, l'héroïne, quoiqu'élevée avec toutes les délicatesses et les gâteries que donnent une grande fortune, accepta avec une force d'âme admirable la ruine, la déchéance sociale et la honte de la flétrissure de son nom. Elle pardonna généreusement à son mari l'effondrement de son foyer brillant et abandonna tout pour le suivre dans l'exil. Rien ne peut la détourner de son devoir: conseils de parents, supplications de sa mère. Pascale se rappela toute sa vie les paroles prononcées par le vieux recteur de sa paroisse à la messe de son mariage. Paroles si simples dont elle profita si bien: "Le devoir tracé par la main de Dieu, c'est maintenant de maintenir la dignité et le charme du foyer, d'y être fidèle comme Sara et aimable comme Rébecca; aimant son mari dans l'adversité comme dans la joie et marchant avec lui vers la vie éternelle."

Que ce rôle de Pascale est beau! Qu'il est grand de faire son devoir en souriant, quand le coeur est déchiré!

Mais vous me direz: "Il n'y a que dans les romans que l'on rencontre pareil dévouement, semblable héroïsme." Oh! non. Ces lignes ont été vécues et l'histoire de Pascale se rencontre assez souvent.

Dernièrement, on me disait la conduite admirable d'une jeune femme d'ici, mariée il y a quelques années dans des circonstances tout à fait heureuses. Elle vit la ruine s'abattre sur son foyer par l'ingrate politique. Elle aurait pu conserver ses habitudes de bien-être en demeurant avec sa mère qui jouissait d'une bonne fortune et d'une position sociale très enviable, mais elle préféra suivre son mari à la campagne, où pendant des années elle vécut de sacrifices et de privations. Maintenant, Dieu a récompensé son dévouement et son amour du devoir. L'aisance est entrée de nouveau au foyer, ses enfants sont des modèles et l'entourent d'un respect et d'un amour filial peu ordinaire. Donc, dans cette histoire vraie que je viens de vous dire, le dernier chapitre est heureux tout comme celui de Madame Maulgrand.

Et cela prouve, une fois de plus, qu'une récompense attend toujours celui ou celle qui fait son devoir.

GERTRUDE.

PORTRAIT D'ENFANT

De grands yeux couleur d'azur,
Pleins de tendresse et de flamme,
Un regard humide et pur
Où l'on voit nager son âge;

Un teint limpide et vermeil,
Sur les lèvres un sourire
Comme un rayon de soleil
Qui dans l'eau trouble et se mire;

Une taille de roseau
Souple, flexible, un peu frêle,
La démarche d'un oiseau
Qui court en ouvrant son aile;

Des traits francs si bien ouverts,
Une peau si transparente
Que l'âme passe au travers
Lumineuse et souriante;

Une précoce raison,
Un extrême enfantillage,
Fleurs diverses de saison
Que rassemble son jeune âge;

Voilà le simple portrait
D'une enfant qui m'est si chère,
Que nul autre ne saurait
L'aimer mieux, fût-ce sa mère!

Marquis de SEGUR.

L'origine des boutons à la manche

Les hommes portent à l'extrémité des manches de leurs vestons trois ou quatre boutons alignés qui ne boutonnent rien du tout.

Sait-on quelle est l'origine de cette parure?

Le roi Frédéric II de Prusse, qui aimait avoir dans son armée de beaux hommes bien habillés, s'étant aperçu que ses soldats essuyaient leur nez humide et leur bouche grasse avec le revers de leurs manches, ordonna de coudre sur l'extrémité de celles-ci des boutons métalliques.

Du militaire, la mode a passé dans le civil.

COMMANDEMENTS DE LA TABLE

1.—Manger lentement et bien mâcher. Les aliments doivent séjourner dans la bouche pendant un temps suffisant, afin que la mastication soit complète, et afin qu'ils reçoivent la quantité de salive nécessaire pour la bonne digestion. "Un aliment bien mâché est à demi digéré".

Manger sobrement pour éviter le surmenage des organes digestifs. Au surplus, l'essentiel pour l'homme, quel que soit son état, n'est pas d'absorber purement et simplement des aliments, mais de les assimiler; et pour cela, il faut bien les digérer... C'est une erreur de croire que manger beaucoup nourrit beaucoup: il n'y a que ce que l'on digère bien qui nourrit; et la suralimentation tue, bien loin de fortifier.

3.—Régler la quantité et le choix des aliments de façon qu'il n'en résulte, après le repas, ni digestion laborieuse, ni somnolence, ni incapacité de travail physique ou intellectuel. Pas de gourmandise!

Ne pas exclure, en principe, la viande de l'alimentation; mais n'en faire qu'un usage modéré, et tempérer cet usage au moyen de légumes herbacés, que l'on cuira dans leur jus à l'étuvée et à petit feu.

5.—User modérément des épices, poivre, sel, muscade, etc., sans exclure pour cela les épices qui parfument les mets sans irriter l'estomac, cannelle, vanille, girofle, etc., etc.

6.—Ne pas abuser des boissons fermentées et considérer l'eau potable comme la meilleure boisson. Eviter les boissons glacées ou trop chaudes, ce qui nuit aux dents et à l'estomac et entrave la digestion. Nous devons boire peu aux repas, parce que l'excès de liquide trouble et retarde la digestion en diluant trop les sucs digestifs.

7.—La variété dans la composition des repas excite l'appétit et favorise la digestion: un mets qui plait est à demi digéré.

8.—Les végétaux, les fruits, le pain complet doivent entrer largement dans l'alimentation, à cause de leur richesse en vitamines et de leurs résidus ou déchets, qui exercent sur les mouvements de l'intestin une action fort utile.

9.—Arranger les repas de manière que les fruits dominent le matin; la viande à midi; les végétaux le soir.

10.—Par suite de l'action du système nerveux sur l'estomac et l'intestin, veiller à être toujours gai, ou tout au moins de bonne humeur, pendant les repas: les émotions agréables facilitent et accélèrent la digestion, tandis que la colère, les tracas et les soucis la ralentissent ou même la compromettent. Une table dressée avec goût, ordre et propreté, produit à ce point de vue des effets remarquables.

11.—Tenir aussi la main à la régularité des repas: nos organes digestifs entrent automatiquement en activité, sans excitation préalable, quand ils sont habitués à exercer leur travail aux mêmes heures; ils fonctionnent mal dans le cas contraire.

12.—On ne doit rien prendre entre les repas, surtout des pâtisseries et des sucreries, comme on le permet trop souvent aux enfants.

L'hygiène des repas pourrait se résumer ainsi: nourriture saine, variée et suffisante; sobriété, gaieté, régularité.

La fête nationale à Montréal

Montréal — Les préparatifs pour la célébration de la fête nationale prennent une ampleur de plus en plus grande, à en juger par l'activité qui règne au secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste où l'on déclare que le défilé du 24 juin prochain éclipsera tout ce qui s'est vu à Montréal depuis les manifestations mémorables de 1874 et 1884. Au moins 25 fanfares figureront dans la procession, outre trente chars allégoriques et des corps de cadets, gardes et délégations.

La société a l'intention de faire afficher dans plusieurs endroits de la province les principaux détails de la célébration.

De plusieurs endroits des Etats-Unis et du Canada on écrit au secrétariat de la société pour connaitre les détails de la célébration de la fête nationale.

Mère Marie des Sept-Douleurs

Pieuse émulation que celle qui pousse actuellement nos communautés religieuses à sortir de l'ombre quelques-unes des grandes figures qui les ont honorées et en particulier celle de leur fondatrice! C'est aujourd'hui le tour des Soeurs de Sainte-Croix établies d'abord à Saint-Laurent, près de Montréal, puis dans un grand nombre de nos villes et de nos villages. Elles font connaître au grand public la belle et sainte vie de celle que la Providence avait choisie pour être la dévouée collaboratrice du R. P. Moreau, le fondateur des Pères de Sainte-Croix, afin d'établir à côté de cette congrégation si méritante une communauté de religieuses vouée aux bonnes oeuvres, en particulier à l'éducation. Ecrite d'une plume alerte, cette courte biographie se lira avec intérêt et surtout avec édification. Toutes les élèves, actuelles et anciennes, des Soeurs de Sainte-Croix, et leurs nombreuses amies se feront sans doute un devoir de se la procurer et de la répandre. Elle ne se vend que 10 sous l'exemplaire, $6.00 le cent et $50.00 le mille.

CONSEILS DE MERE-GRAND

BERTHE LA BLONDE — Très intéressante, votre lettre. Vous me croyez capable de lire votre caractère. Je vais en faire l'essai. Vous êtes très turbulente et aimez beaucoup à vous amuser. Cependant quand on vous prend par le coeur vous êtes capable d'accomplir des choses difficiles. Revenez bientôt.

CANADIENNE — Vous aimez ces fêtes de Dollard. Je vous en félicite et j'espère que vous ne manquerez pas ces trois jours de fête qui promettent de rivaliser avec les belles célébrations de la province de Québec.

PAUVRETTE — Vos pauvres rêves sont détruits! C'est triste, mais, chère petite, il faut vous y habituer, car la vie est tissée de désappointements. Il ne faut pas pour cela détester la vie. Elle est si belle et je suis certaine que la Providence vous réserve quelque heureuse compensation pour ce sacrifice.

VIOLETTE — La saison des roses est un peu tardive au Manitoba, mais elles n'en sont pas moins belles et vous en trouverez en quantité et de nuances les plus variées vers le milieu de juin.

MUSICIENNE — La musique de Beethoven et de Wagner, tous deux Allemands, est fort dissemblable. Celle du premier est profonde, persuasive et consolatrice, tandis que la musique de Wagner respire la domination et l'autorité.

MERE-GRAND.

Les noces d'or du nègre

Dans un grand tissage de coton, aux Etats-Unis, un vieil ouvrier noir demande une journée de congé "pour fêter mes noces d'or", dit-il. Comme sa femme travaille aussi dans l'usine, le directeur la fait venir, et devant son mari lui demande si elle désire, elle aussi, un jour de congé.

Un jour de congé fait toujours plaisir, et pourtant l'ouvrière semble embarrassée. Le directeur n'y comprend rien. Il faut que le vieux nègre les tire tous deux d'affaire:

— J'ai demandé congé pour moi, dit-il. Pas pour elle. Elle est ma quatrième femme. C'est moi seul qui suis marié depuis cinquante ans.

L'EVANGILE

Le saint jour de la Pentecôte

(S. Jean, XIV, 23-31)

En ce temps-là, Jésus-Christ dit à ses disciples: Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais avec vous; mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre coeur ne se trouble point, qu'il ne craigne pas. Vous m'avez entendu dire: Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai pas plus longtemps avec vous; car voilà le prince de ce monde qui va venir, quoiqu'il n'ait aucun droit sur moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné.

Calendrier de la semaine

Jeudi 28 mai — S. Germain.
Vendredi 29 — Ste Marie-Madeleine de Pazzi.
Samedi 30 — Ste Jeanne d'Arc.
Dimanche 31 — Pentecôte. Ste Angèle de Mérici.
Lundi 1er juin — S. Pamphile.
Mardi 2 — Ste Blandine.
Mercredi 3 — Quatre-Temps. Ste Clotilde.

Mariages et divorces aux Etats-Unis

Washington — Tandis que le nombre des mariages aux Etats-Unis a augmenté de 8.4 pour cent de 1922 à 1923, il y a eu une augmentation de 11 pour cent dans le nombre des divorces pour la même période.

PATRON DE BRODERIE
De la "LIBERTE"

PATRONS VENNET

No 306 bis — DEUX RIDEAUX DE PORTE

27 pouces de largeur, 30 pouces hauteur broderie, 54 pouces hauteur de toile.
Patron au carbone, 30 sous; perforé, 60 sous.
Estampage seul, 60 sous; sur coton fini toile, $1.50; sur pure toile soyeuse, $2.00; sur pure toile française, $4.00.
Coton à broder nécessaire, 45 sous.

No 301 — RIDEAU DE PORTE

30 pouces de largeur, hauteur broderie, 30 pouces, hauteur de la toile, 54 pouces.
Patron au carbone, 25 sous; perforé, 60 sous.
Estampé sur coton fini toile, $1.15, sur toile soyeuse, $1.65; sur pure toile, $2.00.

LE BUDGET ET LES GENS DE L'OUEST

Le budget cause une amère déception à la population de l'Ouest parce qu'il ne remplit pas les promesses contenues dans le programme libéral de 1919

Lors de la discussion générale sur le budget aux Communes, M. Beaubien, député de Provencher, a prononcé un discours dont voici la partie principale:

Si le public canadien veut arriver jamais à réduire sa dette nationale et les payements annuels d'intérêts, il faut pratiquer l'économie, il faut revenir à l'ancienne méthode de tailler notre habit selon notre drap. Monsieur l'Orateur, le présent budget cause une amère déception à la population de l'Ouest: non seulement parce qu'il n'abaisse pas l'impôt, mais parce qu'il ne cherche aucunement à remplir les promesses qu'on lui avait faites de dégrever les instruments de production et les objets nécessaires à l'existence qui coûtent beaucoup trop cher. Si le Canada veut s'assurer un développement convenable et complet il lui faut rendre l'agriculture rémunératrice. Pour y arriver il n'y a qu'un seul moyen: la débarrasser des entraves que sont pour elle les impôts exorbitants et le régime protecteur.

Et j'arrive par là, monsieur l'Orateur, à un autre aspect de la situation: la difficulté d'obtenir des avances suffisantes de fonds à des conditions pas trop onéreuses; il y a là un désavantage très sérieux au point de vue de nos cultivateurs. Voici ce que dit le docteur Tory au cours de son dernier rapport:

"La question des crédits agricoles ne surgit pas par accident de la situation actuelle, de façon à n'exiger qu'une solution momentanée; elle est née de la situation permanente et il faut nécessairement la résoudre d'une manière permanente."

Voilà ce que corroborera, j'en suis sûr, quiconque connaît tant soit peu la situation des cultivateurs de l'Ouest. Les difficultés pécuniaires de ces derniers se rangent en deux catégories, — celles qui sont très urgentes, mais temporaires, et celles qui demeurent après que les autres sont disparues, celles dont la solution exige le remède permanent dont parle le docteur Tory. A l'heure qu'il est, un grand nombre de nos gens de l'Ouest ne pourraient pas tirer parti d'un régime de crédits agricoles, parce qu'ils sont trop endettés; leur crédit est nul. Par suite de circonstances auxquelles ils ne sauraient rien varier, ils sont embourbés dans le marais des obligations financières et il faut élaborer un moyen de combler leurs besoins pécuniaires immédiats et les mettre en mesure de regagner la prospérité tout en rendant leur industrie rémunératrice. Alors, et alors seulement ils seront en mesure de tirer parti d'un régime de crédits agricoles.

L'un des meilleurs moyens qui s'offrent pour aider les fermiers endettés à reconquérir une situation prospère dans l'agriculture se trouve dans la loi de faillite. A la fin de la dernière session le comité permanent de la banque et du commerce conclut à certains amendements à ladite loi. L'intention de ces amendements était de rendre l'application de la loi plus équitable et plus efficace au point de vue des cultivateurs. On insista alors auprès du ministère pour qu'il adoptât quelque mesure législative donnant suite à ses conclusions, mais il ne put le faire parce que la session était trop avancée. Mais il semble qu'on n'ait fait aucun effort durant cette session-ci pour donner suite aux conclusions du comité. Notre groupe insiste auprès du gouvernement sur la nécessité d'une action immédiate. Si l'on pouvait effectuer le règlement des dettes et sortir les faillis de leur situation impossible plus facilement, il est possible que des centaines de cultivateurs conserveraient leur exploitation au lieu d'être chassés de leur ferme et probablement du pays; aussi que de milliers d'autres seraient alors en état de s'adapter aux conditions existantes et de profiter des systèmes permanents de crédit agricole qu'il serait possible d'établir. Pour cela il est indispensable d'adopter les amendements qu'on a proposés à la loi des faillites. Il faut le faire avant d'établir définitivement un système de prêts aux cultivateurs; j'insiste encore auprès du gouvernement sur la nécessité d'agir au cours de la présente session.

Il y a un autre point sur lequel j'estime, monsieur l'Orateur, qu'il est de mon devoir de dire quelques mots. Je veux parler de l'embargo qu'on propose de mettre sur le bois à pâte. "Je n'entrerai pas dans les détails, car plusieurs de mes collègues sont plus au courant que moi du sujet et sont mieux à même de le discuter. Il a été démontré et de façon concluante, je crois, pour quiconque a étudié la question attentivement et sans parti pris, que les quelques manufacturiers recommandant l'embargo seraient les seuls à en bénéficier. Cette interdiction serait injuste et ferait beaucoup de tort à des centaines de gens qui seraient privés d'un bon et peut-être proche débouché pour leurs produits. Dans ma propre circonscription de Provencher, beaucoup de colons comptent uniquement sur la vente du bois à pâte pour la subsistance jusqu'à ce que leur ferme ait un rendement suffisant pour les faire vivre. Etant près de la ligne principale du chemin de fer national ou de l'un de ses embranchements, le point le plus rapproché où ils puissent écouler leur bois est International Falls et l'embargo qu'on propose leur interdirait l'accès à ce marché. Qu'arriverait-il alors? Il n'y a pas de doute que la plupart d'entre eux ne fussent obligés de quitter leur ferme, soit pour aller aux Etats-Unis, soit pour grossir les rangs des chômeurs dans les villes. Ce sont des colons de bonne foi et je demande au gouvernement de ne pas chasser de leur ferme ces rudes travailleurs qui constituent une de nos plus grandes richesses et dont on ne devrait pas faire les victimes innocentes de quelques manufacturiers égoïstes et voraces.

Il a été prouvé que 90 pour cent des pertes éprouvées annuellement sont causées aux forêts par le feu, le vent et les insectes. Quant aux 10 pour cent qui restent, voici, d'après les statistiques, comment s'en répartit l'emploi dans les différentes industries: Au Canada, 84 pour cent; du Canada, 16 pour cent. Donc on n'exporte que 16 pour cent du dixième de tout le bois abattu ou détruit chaque année au Canada; autrement dit ½ de un pour cent. Comment se fait-il que pour sauver une si petite proportion de notre bois les partisans de l'embargo n'hésitent pas à porter préjudice à nos colons, à nos cultivateurs et à nos propriétaires de forêts? C'est parce qu'ils en retireraient de gros bénéfices en forçant la vente de ce bois à leurs propres usines aux prix qu'il leur plairait de fixer. Le gouvernement les écoutera-t-il ou écoutera-t-il les cultivateurs qui prétendent que notre premier devoir est de protéger nos forêts contre le feu, les insectes et autres éléments destructeurs? J'espère, monsieur l'Orateur, que le gouvernement n'hésitera pas à rendre justice à nos colons.

Je répète, monsieur l'Orateur, que le budget est désappointant pour les gens de l'Ouest qui y voient une politique antinationale et injustement équilibrée. S'il y a une élection, cette année, comme certains journaux, soi-disant bien informés, le font prévoir, je considère qu'il sera de mon devoir de dire aux électeurs de ma circonscription que le gouvernement actuel a absolument manqué aux engagements pris dans le programme libéral de 1919, qui semble avoir été rédigé non pas dans un esprit de sincérité, mais uniquement pour capter des votes.

Avant de reprendre mon siège, monsieur l'Orateur, je tiens à souligner le fait qu'en dépit des viles attaques de politiciens mesquins qui semblent ne pas avoir d'autre but que de critiquer, de semer la discorde et la désunion entre les différentes classes de notre société, le groupe progressiste a constamment travaillé pour le bien général de la nation, pour tous les citoyens à quelque classe qu'ils appartiennent. Notre principal objectif a été de placer autant que possible tout le monde sur le même pied, non pas en faisant souffrir les classes les plus élevées, mais en améliorant le sort de ceux qui jusqu'ici ont eu à supporter les plus lourds fardeaux et en tâchant de leur procurer leur juste part de la prospérité et du bonheur que notre pays réserve à ses habitants. Pour atteindre cet objectif, nous nous sommes placés au-dessus de toutes les questions de races et de religion et nous nous sommes appliqués à établir l'harmonie et l'union en nous basant sur le principe de l'égalité des droits. L'honorable député de Chambly et Verchères (M. Archambault) l'a reconnu l'autre jour, quand, parlant du "rétablissement de la concorde et de l'union entre les différentes races, religions et sections de ce pays" il a dit que "la grande oeuvre avait été accomplie avec le concours du parti progressiste". J'aimerais, monsieur l'Orateur, pouvoir rendre le même compliment à l'honorable député de Chambly-Verchères (M. Archambault), et déclarer que son parti s'en est tenu aux promesses comprises dans son programme. Le 15 mai 1923, au cours d'un éloquent discours prononcé pour le compte de notre groupe, l'honorable député de Nelson (M. Bird) a exposé notre politique. Il a dit:

"De plus, je tiens à ajouter que les progressistes sont en faveur de l'union du Canada, et je me fais fort de dire que nous sommes en possession des seules assises sur lesquelles elle peut reposer, c'est-à-dire la justice entre les classes et les groupes. Voilà le seul fondement réel de l'union. Il n'existe pas parmi nous de rancunes traditionnelles ni d'animosités. Notre seul fonds de commerce est celui que nous portons sur nous, un programme économique loyal, voilà tout. Peu importe ce que vous êtes au point de vue religieux, social ou provincial, vous êtes également admis à cette camaraderie, parce que nous ne faisons pas fonds sur ce qui divise les Canadiens entre eux. Notre champ d'action peut convenir à tous."

En terminant, monsieur l'Orateur, j'ajouterai, sans crainte d'être contredit, que nous avons toujours été à la hauteur de ces principes et je me sens convaincu que, pour le plus grand bien du Canada, le groupe progressiste demeurera à leur hauteur.

UNE VISITE AU SIAM

Les lecteurs de la "Liberté" seront redevables aux bonnes Religieuses de la Maison Chapelle, de Saint-Boniface, de pouvoir lire immédiatement le présent compte rendu préparé sur leur demande expresse pour leur modeste revue les "Chroniques des Missionnaires Oblates du S.-C. et de M. I."—Note de la rédaction.

Pour mieux conserver le souvenir de l'agréable et intéressante causerie du R. P. Chorin, de la Société des Missions étrangères de Paris, les Religieuses de la Maison Chapelle ont demandé au signataire du présent rapport de vouloir bien réunir, en un court résumé, les nombreux détails et les remarques édifiantes qu'elles ont écoutés le 9 mai dernier.

Le Père Louis Chorin est en route pour retourner vers le Siam, pays où il a dépensé les douze premières années de son sacerdoce, et, après un peu plus d'un an de repos, passé en France et à Rome, ce missionnaire apostolique paraît heureux et vraiment content de rentrer à Bangkok, où il continuera de remplir l'office de procureur des missions du Siam.

Le Siam est un petit pays probablement inconnu des lecteurs des "Chroniques des Missionnaires Oblates". Il importe donc de les prévenir que c'est une monarchie absolue, presque perdue entre l'empire des Indes et l'Indo-Chine française. Cet état est gouverné par un Roi et une vingtaine de ses représentants; Bangkok est la capitale du Siam, et aussi l'unique ville proprement dite de toute cette contrée, qui peut avoir environ 150 lieues par 100 lieues de superficie, et qui est bornée au nord par la Birmanie, au nord-est et à l'est par l'Indo-Chine française et la Cochinchine, au sud par le golfe de Siam (mer de Chine), et à l'ouest par la presqu'île de Malacca. De longues chaînes de montagnes, réunies par le nord aux fameux monts Himalaya, encerclent en grande partie ces vastes territoires et expliquent, à l'époque des pluies, l'inondation considérable qui s'étend à toutes ces immenses vallées. La population du Siam est de dix millions d'habitants, comprenant quelques millions de Chinois qui y entrent de plus en plus depuis un certain nombre d'années.

Notons, pour l'intérêt des futurs missionnaires, qu'il faut au moins 35 à 40 jours de navigation pour se rendre en cette lointaine contrée. De France, on quitte par Marseille pour traverser toute la mer Méditerranée, passer par le canal de Suez, naviguer sur la mer Rouge, avec un arrêt de quelques heures à Djibouti, — ville misérable où il ne pleut qu'une ou deux fois tous les cinq ans, — puis poursuivre sa route sur l'océan Indien avec escale à Colombo dans l'île de Ceylan, et arriver ainsi, après un dernier arrêt à Singapour, dans la mer de Chine où le golfe de Siam conduit à Bangkok, terme de ce long voyage. Du Canada, la route paraît plus courte, mais de Vancouver à Hong-Kong la traversée dure un peu plus de trois semaines, et l'on devrait ajouter une dizaine de jours de ce port de mer chinois pour atteindre le Siam en contournant le Tonkin et la Cochinchine.

En descendant au poste central de toutes les missions d'un pays comme le Siam, le jeune apôtre nouvellement arrivé est accueilli avec la plus cordiale bonté par son Evêque et les vieux missionnaires qui sont toujours si joyeux de saluer la venue de nouveaux auxiliaires. Aussitôt on confie à un ancien le missionnaire novice, et alors commencera la formation lente et souvent difficile qu'il faut généreusement subir pendant six mois ou même un an, avant de pouvoir travailler au ministère des âmes.

La langue est le premier obstacle à vaincre dès le début; c'est toujours une tâche rude et même pénible que de s'imposer l'obligation de s'assimiler une langue étrangère, et le labeur est surtout plus grand, il semble, lorsqu'il faut s'exercer l'oreille à distinguer les nuances de signification d'un même mot, par le seul changement de ton. Il est bon de savoir que la langue siamoise, comme le chinois et le malais, est une langue chantante, et que six, sept ou même huit tons différents donnent à un seul mot une variété d'expression toujours délicate à saisir.

Parce qu'il ne savait pas, dès son arrivée à Bangkok, le sens du mot "ngoune, ngoune, ngoune", que les enfants répétaient sans cesse au bon Père Chorin, alors que celui-ci prenait un bain, il faillit en résulter un grave péril. Disons de suite ici que la température excessivement chaude qu'il fait au Siam oblige les étrangers qui y vivent, comme les naturels du pays, à y prendre des bains trois ou quatre fois le jour, et aussi trois ou quatre fois la nuit; si l'on s'étend sur sa natte, — il ne faut pas parler de lit, ni de matelas, ni de couchette, ni de literie, mais de la simple natte bien modeste que l'on met par terre là où l'on veut, et l'installation est complète pour le coucher, — si l'heure du repos est fixée à neuf heures, il sera nécessaire, vers onze heures, de prendre un bain, puis à une heure du matin, à trois heures et au lever, ce qui est un petit inconvénient, paraît-il, du climat local.

Donc notre jeune missionnaire était à faire cet exercice habituel de la journée quand les enfants remarquèrent un serpent d'un mètre de longueur qui nageait dans la piscine où le Père se trouvait. Par le mot "ngoune" les petits avertissaient le religieux de faire attention, car un "serpent" (on nous dit que "ngoune" signifie serpent) menaçait de le piquer. Le vieux missionnaire de l'endroit vint bientôt prévenir son confrère du danger auquel il était exposé sans s'en douter; car celui-ci avait déposé ses lunettes pour le bain, et il ne voyait pas le serpent qui fuyait devant lui sous l'impression probable que le nageur voulait l'atteindre pour le tuer. Ce petit fait nous montre ce que peut amener l'ignorance de la langue, mais il y a d'autres ennuis à subir quand on ne la connaît qu'imparfaitement.

Après six mois de sérieuses études, le Père Chorin fut invité à commencer à faire un petit sermon aux fidèles de la mission où il avait été fixé; il devait recommander à tous ces chrétiens d'être toujours exacts à venir à la messe et aux offices du dimanche, et pour cela il essayait d'expliquer brièvement ce devoir, en ajoutant que les parents devaient y conduire leurs enfants avec eux. Or, à ce moment précis de son premier sermon, le prédicateur voit tout son auditoire rire, et continuer à rire pendant un certain temps; notre jeune apôtre, sans perdre contenance, poursuit sa brève instruction jusqu'au bout. Après la messe, le sacristain le prévient que l'on a compris ce qu'il a voulu recommander, mais au lieu de dire "que les parents amènent leurs enfants à l'église", vous avez, ajoute-t-il, prononcé le mot "mâa" plutôt bref que long et vous avez averti le peuple "d'amener tous leurs chiens à l'église", ce qui explique le rire de tous les auditeurs.

A ceux qui croient qu'il n'est pas indispensable de se plier à ces exigeances de la langue d'une nation, pour la convertir au christianisme, on n'aurait qu'à multiplier davantage les faits que tous les missionnaires en pays infidèles ont rencontrés, pour apporter la conviction certaine que Notre-Seigneur veut que les apôtres soient compris des peuples qu'ils ont à évangéliser, à quelques races qu'ils appartiennent. Tous ceux qui vont ainsi embrasser l'exil volontaire, la privation de tout confort, l'éloignement de tous ceux qui leur sont chers, parents ou amis, portent en leur coeur un tel amour des âmes qu'ils ne reculent jamais devant ces misères pour arriver à leur but.

Mais revenons aux choses du Siam, et parmi les obstacles à vaincre ou à surmonter le mieux possible, en commençant, mentionnons la multitude des moustiques, fort petits mais fort actifs; et leur piqûre occasionne souvent la "malaria", sorte de fièvre méchante en ces contrées. Les naturels auront garde de tuer ces petites bêtes, et s'ils ne peuvent s'en débarrasser aisément, ils les laisseront accomplir leur fonction de sucer constamment, de six heures du soir à six heures du matin, tous les jours de l'année, les malheureuses victimes de leurs blessures incessantes et incommodes.

Ce qui empêche les gens de tuer les bestioles et toute autre bête, même les plus malfaisantes, c'est la croyance en la "transmigration" des âmes que le boudhisme (religion de la presque totalité des peuples du Siam et de la Chine), impose comme un vrai dogme à ses pauvres adeptes. Parce que l'on cherche à se convaincre qu'après la mort, on se survivra dans le corps d'un animal quelconque, — dans celui d'un tigre, par exemple, ou d'un éléphant, d'un serpent ou d'un crocodile, si l'on a fait le bien sur la terre; et dans le corps d'une fourmie ou d'un moustique ou d'un insecte méprisable, si l'on a fait le mal, — il en résulte que si l'on osait détruire un animal, fût-il le plus nuisible pour tous, on risquerait de tuer ou son père, sa mère, l'un ou l'autre de ses ancêtres. Par suite de cette ridicule superstition, les animaux de toutes sortes se multiplient facilement et jouissent de la plus entière liberté. On nous assure que plus de cent cinquante mille naturels meurent chaque année de la piqûre des serpents.

Il y a peut-être cinquante espèces diverses de serpents, là-bas, et l'on redoute plus particulièrement le cobra dont la morsure produit la mort en moins d'une heure; la victime qui en a été piquée ressent l'effet de cette blessure pendant une vingtaine de minutes, puis l'engourdissement suit bientôt, et la mort n'est pas lente à venir. Le boa est moins dangereux et n'est pas venimeux, mais sa grosseur quasi prodigieuse, — on nous parle de trente pieds de longueur et de la grosseur d'un homme, — le rend audacieux et parfois terrible à rencontrer. Il se tient dans les forêts d'ordinaire, et si la faim le pousse à s'attaquer à un voyageur sur sa monture, il a vite fait de l'étouffer en l'encerclant deux fois, et l'on ajoute pour certain que le boa peut avaler un homme tout entier sans le broyer...

Retenons encore sur la faune du Siam, les espèces variées du tigre, toujours féroce et presque invincible; l'éléphant, qui se distingue en éléphant sauvage et des bois, et l'éléphant domestique; on s'en sert pour les longues courses à travers la brousse, et il y a des mères de famille qui confient souvent leurs tout petits enfants pendant une heure ou deux à un éléphant; celui-ci permettra au petit de jouer avec sa trompe et tout autour de ses pattes, et même l'éléphant cassera une branche de feuillage pour faire comme un éventail pour donner un peu d'air à l'enfant dont il a la garde. Le Père Chorin a observé ce fait qu'il qualifie du nom d'"éléphant bonne d'enfants".

Il faut signaler en passant l'impression pénible qu'éprouve celui qui voit pour la première fois un orang-outang (homme des bois), qui se promène dans les bois, tenant "par la main" son petit; l'aspect, de prime abord, est celui presque d'un homme réel, et c'est là ce qui donne un sentiment d'étonnement profond et tout à fait pénible.

On pourrait parler des singes dont quelques espèces sont apprivoisées suffisamment pour les employer en service à la maison. Malheur à la table, si le singe domestique se sent affamé quelque peu; il commencera par satisfaire son appétit avant de remplir son devoir. Comme il porte bien son nom, il singera l'homme dans tout ce qu'il voit faire; si le propriétaire va à son bain, ou se livre à la lecture, ou veut même se raser, on verra le singe aller au bain, puis prendre un livre pour simuler la lecture, et aussi, en l'absence du maître, essayer de se raser...

Tous ces détails paraîtront un peu abondants, mais ils feront mieux apprécier la somme de labeur que le missionnaire doit apporter tous les jours à son apostolat souvent ingrat et fort peu consolant.

Si l'on aime à apprendre comment on se nourrit en ce pays, il faudra noter que le pain n'y est pas connu; on n'y mange pas de viande ni de pommes de terre (patates); mais à la base de toute la nourriture on trouvera le riz qui s'apprête bien aisément. Dans la marmite qui sert à le cuire on mettra moitié d'eau claire et moitié de riz, et c'est tout.

Le poisson est une partie importante de la nourriture quotidienne; on le mange assez souvent cru et fortement épicé au poivre et au piment. Si l'estomac en est trop violemment impressionné, on finira son repas, et aussitôt après on se baignera, et toute la digestion n'en sera que meilleure. Certains fruits, tels que l'ananas, la banane et d'autres espèces particulières au Siam, de même que différentes sortes de verdures complètent tous les mets de l'alimentation siamoise.

Nous avons dit que le climat est excessivement chaud et qu'il n'y a pas de répit de janvier à décembre; on remarque la saison des pluies qui commence en mai pour finir en octobre, à peu près, et c'est alors que se fait sentir la période des maladies et des fièvres locales, comme c'est aussi le temps de la culture du riz, que l'on pique en terre au début de la saison des pluies, et à mesure que l'eau monte, le riz pousse, et si l'inondation atteint une hauteur de quinze ou vingt pieds, le riz grandira jusqu'à cette hauteur. Quand la pluie aura cessé, que le soleil torride aura mûri la moisson, on se disposera à la récolte du riz qui se fait en barque et à la faucille.

Léonide PRIMEAU, ptre.

(A suivre)

La machine à écrire la musique

Récemment, le P. José Joachim Lucas a exposé au cercle catholique de Rio-de-Janeiro, le maniement d'une machine "mélographe" de son invention. Cette machine écrit la musique.

Le P. Joachim Lucas a profité de cette circonstance pour revendiquer au profit d'un Brézilien, le P. François Jean de Azevedo, l'invention de la machine à écrire.

LE CHANGE

L'argent des pays d'Europe se vend aux prix suivants, en sous canadiens:

	Prix du jour	Prix normal
Livre anglaise	$4.85½	
Franc français	5.26	19.3
Franc belge	5.10	19.3
Franc suisse	19.40	19.3
Lire italienne	4.14	19.3
Drachme grecque	1.84	19.3
Couronne norvégienne	16.93	27.0
Couronne danoise	18.93	27.0
Couronne suédoise	26.88	26.8
Mark allemand	23.93	23.8
Peseta espagnole	14.61	19.5
Couronne hollandaise	40.33	40.0

LE MARCHE

26 MAI 1925

Bouvillons—	
Excellents	$6.50—$7.25
Bons	$5.75—$6.25
Moyens	$5.00—$5.50
Ordinaires	$4.50—$4.75
Bouvillons engraissés—	
De choix	$5.00—$5.50
Bons	$4.00—$4.75
Bouvillons à engraisser—	
De choix	$4.25—$4.95
Bons	$3.00—$4.00
Boeufs—	
Bons	$3.50—$4.00
Moyens	$2.50—$3.25
Communs	$1.75—$2.25
Taureaux—	
De choix	$3.00—$4.25
Ordinaires	$2.25—$2.75
Taures de boucherie—	
De choix	$6.50—$7.00
Assez bonnes	$5.00—$6.25
Taures à engraisser—	
De choix	$3.50—$3.75
Bonnes	$2.50—$3.25
Veaux—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$5.00—$7.00
Ordinaires	$2.00—$4.00
Vaches de boucherie—	
De choix	$5.50—$5.75
Bonnes	$4.50—$5.25
Ordinaires	$3.50—$4.00
Pour conserves	$1.50—$2.75
Moutons et agneaux—	
Moutons bons	$6.00—$8.00
Moutons ordinaires	$4.00—$5.00
Agneaux bons	$10.00—$13.00
Agneaux ordinaires	$7.00—$9.00
Porcs—	
D'après la classification du gouvernement fédéral—	
Porc d'étal	$12.37½
Bacon de choix	$11.25
Très gras	$10.25
Lourds	$9.75
Très lourds	$11.00—$11.25
Légers	$9.25—$10.25
Inférieurs	$7.25
Truies No 1	$8.75
Truies No 2	$8.75

PRODUITS

Note—Comme le Winnipeg Produce Exchange a cessé de fonctionner, nous donnerons les prix du beurre et des oeufs tels que fournis par les courtiers (brokers). Ces prix seront toujours approximatifs, car ce marché est sujet à de très rapides fluctuations.

Beurre—	
Crémerie F.O.B. Winnipeg, approximatif	$ .31
Oeufs—	
(D'après la classification du gouvernement fédéral)	
Extra, la douzaine	$ .28½
Premiers	$ .28
Seconds	$ .22
Félés	$ .17
Pommes de terre—	
Le minot	$ .90—$1.00
Farine—	
Lake of the Woods—	
Sac de 98 livres	$5.45
2 sacs de 49 livres	$5.50
4 sacs de 24 livres	$5.55
Western Canada "Purity"—	
Sac de 98 livres	$5.45
2 sacs de 49 livres	$5.50
4 sacs de 24 livres	$5.55
Ogilvie "Royal Household"—	
Sac de 98 livres	$5.45
2 sacs de 49 livres	$5.50
4 sacs de 24 livres	$5.55
Maple Leaf Flour Mills—	
Sac de 98 livres	$5.45
2 sacs de 49 livres	$5.50
4 sacs de 24 livres	$5.55
Alimentation—	
Son. La tonne	$25.00
Gru. La tonne	$27.00
Gruau—	
Le sac de 80 livres	$3.40
Foin—	
Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg.	
Mil. No 1	$18.00—$19.00
Mil. No 2	$17.00—$18.00
"Red Top" No 1	$14.00—$15.00
"Red Top" No 2	$13.00—$14.00

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

SASKATCHEWAN

PRINCE-ALBERT

Le R. P. McCaffrey, O.M.I., vicaire à l'église de Saint-Joseph d'Edmonton, est nommé curé de Saint-Paul, Saskatoon, en remplacement du R. P. Jan, O.M.I. Il est bien connu dans notre ville, où il a fait du ministère de 1910 à 1916.

Le R. P. Jan, O.M.I., ancien curé de Saint-Paul, Saskatoon, est nommé visiteur des écoles et directeur des oeuvres sociales du diocèse de Prince-Albert et Saskatoon.

Le R. P. A.-F. Auclair, O.M.I., directeur du "Patriote de l'Ouest", est nommé au même poste pour le diocèse de Régina.

Le R. P. Pascal, O.M.I., quitte les missions de North Battleford pour devenir assistant du R. P. Delmas, O.M.I., à l'école industrielle indienne de Duck Lake.

• • •

La Société historique de Prince-Albert a arrêté le programme de l'inauguration du monument élevé par ses soins à Batoche, pour commémorer la fameuse bataille de ce nom. La cérémonie aura lieu le 4 juin. Le monument consiste en un amas de pierres venant de la rivière voisine. Il repose sur un piédestal de huit pieds carrés et de quatorze pieds de haut. Il est placé dans la cour de l'école, à 250 pieds environ de l'église. Le R. P. Delmas, O.M.I., principal de l'école indienne de Duck Lake, prononcera un discours en français. M. P. Schmidt, agent des Indiens, s'est chargé de mobiliser pour la circonstance les habitants des réserves voisines et les enfants de la région seront également conviés à la fête.

• • •

L'entreprise de garage et de vente d'automobiles connue sous le nom de "Modern Auto Garage", fondée en 1911 par M. Achille Renuart, vient d'être achetée par MM. Morin et Pfieffer, de Henribourg, autrefois de Prince-Albert. Les nouveaux propriétaires continueront de représenter les mêmes agences que M. Renuart. Tout en s'établissant en ville, ils conserveront leurs gros intérêts agricoles dans le district de Henribourg.

M. Renuart partira pour la Floride au commencement de juin. Son fils Armand restera avec MM. Morin et Pfieffer pendant la plus grande partie de l'été. Mme Renuart et ses filles se rendront en Floride au mois d'août.

• • •

C'est le 27 mai, et non le 25, que la Chorale prendra part au concours, au festival de North Battleford.

• • •

Les feux de forêts ont sévi pendant la semaine dans la région au nord de la ville. A Henribourg, les habitants ont dû lutter énergiquement pour préserver les habitations du village. Le magasin de M. George Russell, en particulier, a été sérieusement menacé et n'a pu être sauvé qu'à grand peine.

GRAVELBOURG

Le "Club Canadien des jeunes gens de Gravelbourg" (Young Men's Canadian Club of Gravelbourg) a donné mardi soir, le 19, à l'hôtel Royal, son premier banquet qui a été couronné d'un vif succès et qui était présidé par M. Lucien Provencher, de la firme légale Crépeau et Bonneau, de cette ville.

Le président du club, M. Lucien Provencher, a prononcé en français et en anglais un remarquable discours, et il a fait ressortir l'importance d'un club de ce genre dans une ville qui, comme Gravelbourg, compte des citoyens de langue française et anglaise.

M. L.-J. Brazziel, président honoraire du club, a proposé la santé du Roi, à laquelle l'assistance répondit en chantant "God Save the King", avec accompagnement d'orchestre. Les autres santés proposées furent: "Notre Club", MM. J.-H. Jansen, avocat, et S.-M. Bonneau; le "Dominion du Canada", MM. Joseph Hamelin, président de la Chambre de Commerce de Gravelbourg, et Thomas Gallant, avocat, grand chevalier de l'ordre des Chevaliers de Colomb; la "province de la Saskatchewan", MM. J.-B. Crépeau, avocat, et D.-H. Hurley, agent de la gare du C.N.R. MM. Ernest Cadieux et le Dr Septon remercièrent les orateurs du banquet.

Un brillant programme musical fut exécuté par l'orchestre des jeunes de Gravelbourg, dirigé par M. Alfred Charlebois, et dont MM. J.-M. Auclair, J.-H. Jansen, B. Balfour, Hector Legault et A. Lambert font partie; MM. Valérent Lizée, violoniste et A. Lagassé, pianiste; MM. J.-B. Crépeau, basse, L. Philipps, de Moose Jaw, et L. Holden, de Régina.

Environ soixante invités et membres du club assistèrent à ce banquet.

VONDA

Le contrat pour la construction de la nouvelle église a été donné à M. Honorius Roy, de Vonda. Les travaux marchent à merveille; déjà les fondations sont faites et si rien ne survient l'on compte que la nouvelle bâtisse sera finie pour la fin d'août. M. le curé s'occupe de pourvoir aux matériaux et M. A. Dionne surveille les travaux. Tous ont hâte d'entrer dans la nouvelle église depuis longtemps projetée.

• • •

Dimanche le 10 mai, nous avons eu la visite de Mgr Bourdel, de Prud'homme. Monseigneur est venu pour réorganiser l'Association Catholique Franco-Canadienne à Vonda. M. Raymond Denis, en quelques mots, a énuméré les services rendus à la race française par l'Association et Mgr Bourdel nous a fait voir la nécessité de se grouper pour sauvegarder nos droits dans la province. Le comité suivant a été nommé: Président, M. l'abbé Pierre; 1er vice-président, M. Amédée Gauthier; 2me vice-président, M. Adrien Doiron; directeurs: MM. F.-X. Chaput, O. Loiselle, A. Marleau; secrétaire, M. J.-E. Gouin.

• • •

Nous avons eu la douleur d'apprendre la mort de M. A. Dansereau, dimanche matin le 10 mai. M. A. Dansereau était un vieux citoyen très estimé de Vonda. Il habitait Vonda depuis près de 15 années. Sa mort subite a causé une grande surprise, puisque la veille il se rendait à l'église pour chanter le mois de Marie. Mme Dansereau, qui était absente, a été frappée rudement en apprenant la triste nouvelle. Elle est maintenant rétablie. M. Dansereau laisse pour le pleurer sa femme, cinq garçons et une fille. Nos condoléances à la famille.

• • •

M. Edmond Lefrançois a fait l'acquisition d'une automobile Chevrolet coupé dernier modèle. Nos félicitations pour son choix.

Les élections approchent à grands pas et l'opposition ne semble pas vouloir contester le siège de M. Hogan. Nul doute qu'elle se sente incapable, ou encore qu'elle ne puisse trouver un candidat qui n'ait pas peur de perdre son dépôt.

• • •

Les semailles de blé sont presque finies. Déjà les champs commencent à verdir. La terre est en première condition pour une grosse récolte. Espérons que nous serons favorisés.

WAKAW, SASK.

Un événement qui fera date dans l'histoire de la Saskatchewan a eu lieu le 17 mai à Wakaw. Pour la première fois sur le continent américain se déroulait un pèlerinage en l'honneur de la nouvelle sainte, Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont la cérémonie de la canonisation avait lieu le même jour dans la basilique Saint-Pierre à Rome. Cet événement religieux, d'une grande importance pour le monde catholique, offrait un intérêt spécial pour les catholiques de la province qui se réunirent par milliers au sanctuaire de la Petite Fleur de Jésus à Wakaw.

Un train spécial de Saskatoon, amenant 150 pèlerins de cette ville, sous les auspices du R. P. Jan, O.M.I., arriva juste à temps pour la grand'messe solennelle qui fut célébrée par Mgr Brodeur, administrateur du diocèse de Prince-Albert. Un nombre considérable d'automobiles avait emmené en outre des représentants de presque toutes les paroisses du diocèse. A midi, la petite ville regorgeait d'autos et lorsque se déroula la procession du Saint-Sacrement, à 2 h. 30, près de 4,000 fidèles y prirent part, récitant les prières prescrites pour l'occasion et chantant les louanges de la "Petite Thérèse". Ce fut un spectacle bien édifiant que cette procession de près d'un mille de long à travers les rues de Wakaw. La bénédiction solennelle du T. S. Sacrement termina la cérémonie.

D'éloquents sermons de circonstance furent prononcés en français, en anglais et en hongrois. Le R. P. Blanchin, O.M.I., provincial des Oblats, d'Edmonton, a parlé en français; il a rappelé les grands traits de la vie édifiante de la jeune Carmélite et la popularité extraordinaire de la nouvelle sainte.

M. l'abbé N. Burrell, curé de Wakaw, a parlé en anglais et en hongrois; il a loué magnifiquement les vertus de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont la principale semble avoir été son exquise simplicité. "C'est la France qui a donné la "Petite Fleur" au monde, s'est-il écrié, mais l'Eglise, par les cérémonies d'aujourd'hui, l'a donnée aux fidèles de toutes les nations."

Le magnifique sanctuaire que l'on se propose d'élever sur l'endroit déjà choisi sera construit uniquement avec le produit des offrandes volontaires des amis de la sainte. A en juger par l'enthousiasme des pèlerins du dimanche 17 mai et la générosité déjà montrée par des donateurs de tout le Canada et des Etats-Unis, le sanctuaire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à Wakaw promet de devenir l'un des lieux de prières les plus fameux du pays.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

Résultats du premier voyage de "Liaison française"

L'Action Catholique (M. Jules Dorion):

La révélation, et une révélation pleine d'attraits, a été pour les visiteurs et pour les visités.

Les premiers, émerveillés, après avoir roulé des jours et des jours, de tomber tout à coup dans des milieux qui leur rappelaient à s'y méprendre le chez nous. Les seconds, qui pendant des années et des années s'étaient crus perdus et oubliés, touchés jusqu'au fond de l'âme de recevoir tout à coup cette "visite", révélatrice de la permanence du souvenir, d'une sympathie toujours existante. Tous voyant surgir dans leur esprit la vision de la tâche assignée par la Providence à ceux qu'elle semblait pourtant traiter avec tant de rigueur jadis.

Les visités se sont sentis réconfortés. Les visiteurs sont revenus avec une vision nouvelle et singulièrement élargie de la patrie canadienne, de ses ressources et de ses beautés, de ce qu'elle est et de ce qu'elle peut devenir.

L'unique remède

Le Devoir (M. Henri Bourassa):

L'unique moyen d'unifier la patrie canadienne et de la préserver de l'américanisation économique, intellectuelle et sociale eût été d'implanter, dans chacune des provinces de l'Ouest, de fortes colonies de Canadiens français, à condition de les traiter comme des associés et non comme des bâtards, suivant l'énergique expression de sir Etienne-Pascal Taché, celui-là même qui a prédit que le dernier coup de canon tiré pour la défense du drapeau britannique au Canada serait pointé par un Canadien français. Par mesquine jalousie de race, les Anglo-Canadiens ont voulu angliciser l'Ouest à tout prix, au risque de l'américaniser. Par inertie ou par un étroit esprit provincial, les chefs de notre peuple n'ont pas compris l'avantage qu'il y aurait eu à établir, dans l'Ouest, des conditions analogues à celles de l'Est. Cette double imprévoyance, nos fils la paieront vraisemblablement par la perte de leur nationalité — à moins qu'une action vigoureuse, concertée et suivie, ne s'applique sans retard à réparer le mal.

Une source de frais inutiles

L'Evénement (Québec):

Le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, les trois provinces de la Prairie canadienne, possèdent à elles trois une population moins nombreuse que celle de l'Ontario et une dette globale plus élevée que celle de la province de Québec. Les palais législatifs qui font l'orgueil de Winnipeg, de Régina et d'Edmonton ont coûté près de 30 millions de dollars. Chaque année, les frais sessionnels de ces trois Législatures grèvent les électeurs de frais plus considérables que ceux des sessions parlementaires de Toronto ou de Québec. Or, quelle raison y a-t-il pour justifier cette triple dépense dans un pays dont l'intérêt économique ou politique est le même dans toutes et chacune de ses provinces?

Une publication financière de Toronto publiait naguère l'opinion d'un économiste distingué sur l'erreur de cette division de la Prairie canadienne en trois branches administratives distinctes. De même, paraît-il, les hommes d'affaires les plus en vue de l'Ouest sont d'avis qu'une tentative devrait être faite pour unifier dans un seul gouvernement provincial ces trois provinces dont la superficie totale n'est guère plus considérable que celle de la province de Québec. Mais les hommes d'affaires auront beau dire, ils trouveront toute une petite armée de politiciens aux vues mesquines pour empêcher la réussite d'une réforme aussi sage et pratique.

Nobles français qui viennent s'établir dans l'Ouest

Paris — Le comte Guillaume de Melun et le comte Gaston de Lévis se sont embarqués pour le Canada. Ils ont l'intention d'étudier l'agriculture et de s'établir ensuite sur une ferme dans l'Ouest canadien. Il est probable qu'ils suivront d'abord des cours au collège de Sainte-Anne de la Pocatière.

LONDRES — Le roi a recommandé la nomination de Mme Albani, la grande cantatrice canadienne, comme Dame de l'Ordre de l'Empire britannique.

LES ELECTIONS EN SASKATCHEWAN

Quelques commentaires des journaux

Conservateurs au provincial et au fédéral

Manitoba Free Press (Winnipeg):

Il est difficile de séparer les conservateurs de la Saskatchewan des conservateurs du Dominion. Le Dr Anderson, chef des conservateurs provinciaux, est en même temps l'organisateur des conservateurs fédéraux. Il assistait à la convention conservatrice du Dominion tenue à Toronto il y a quelques mois, pour donner à M. Meighen l'assurance que les conservateurs provinciaux de la Saskatchewan étaient derrière lui. En diverses occasions, croyons nous, il s'est identifié avec la politique fédérale de M. Meighen. Dans ces circonstances, les candidats conservateurs à la législature de la Saskatchewan ne peuvent s'objecter à être regardés, en plus de candidats d'opposition au gouvernement Dunning, comme porte-étendard de M. Meighen — pour essayer de faire approuver sa politique de l'Ouest, qui comprend l'augmentation du tarif à des hauteurs inouïes avec le rappel de la préférence britannique et l'abolition de l'accord de la Passe du Nid de Corbeau qui laisserait l'Ouest à la merci des chemins de fer pour ce qui concerne les taux de transport. Les électeurs de la Saskatchewan devraient y songer à deux fois avant d'exprimer des votes qui pourraient être interprétés comme marquant leur appui à une politique aussi opposée aux intérêts de l'Ouest.

Quel est le prix de cette union?

The Morning Leader (Régina):

Quand deux organisations politiques si fondamentalement opposées que les conservateurs et les progressistes décident de s'unir pour remporter une élection, un respect convenable des opinions du peuple exige qu'elles fassent connaître les causes qui les obligent à cette union et les conséquences d'une telle union pour la province. Quelle est la base de l'accord conclu entre les chefs conservateurs et progressistes? Quelle aide Harris Turner s'est-il engagé à donner aux conservateurs, advenant le cas de leur succès? Quelles portions de la doctrine progressiste le Dr Anderson a-t-il promis de [illegible]? Quand on demande aux gens de voter pour un candidat, ils ont le droit de savoir ce qu'entraînera pour eux son élection. Nous savons que le chef conservateur envisage l'élection provinciale de la Saskatchewan comme une escarmouche préliminaire à la "lutte plus importante" qui se livrera bientôt quand Arthur Meighen demandera l'appui du peuple canadien pour son programme d'augmentation du tarif des douanes. Nous savons aussi que parmi les mesures préconisées par les progressistes, il y en a un grand nombre qui amoindriraient sérieusement la stabilité du gouvernement dans la Saskatchewan et affaibliraient son crédit dans la province et à l'extérieur.

Qu'implique cette alliance et quelles en seront les conséquences?

The Saskatoon Star (indépendant):

Le Dr Anderson, chef conservateur, parle des progressistes comme de frères d'armes. Il ajoute qu'il n'a pas eu de conférence "formelle" avec le chef progressiste, mais ce désaveu équivaut à une admission. Si le Dr Anderson n'avait jamais conféré avec M. Turner, ni formellement ni informellement — quelle que soit la signification de ces mots en politique — il l'aurait dit. Le chef conservateur admet implicitement qu'un accord a été conclu. Quand il va jusqu'à dire qu'il espère l'élection de 12 conservateurs et de 25 progressistes, il ne reste plus aucun doute possible. Douze ne constituent pas une majorité de la législature. Vingt-cinq non plus. Mais 37 font une majorité. Un groupe de 37, quelles que soient leurs divergences en matière politique, pourraient conduire le gouvernement à Régina s'ils consentaient à s'unir et à sacrifier leurs convictions. Visiblement, c'est ce qu'espère le Dr Anderson.

Qu'implique l'alliance? D'abord, elle signifie que les électeurs progressistes de la province n'auront pas les hommes qu'ils veulent comme candidats ou représentants. Axel Sjolin a été nommé par les progressistes de la circonscription de Kinistino, mais il n'est pas acceptable pour les conservateurs. Donc M. Sjolin doit se retirer et céder la place à un candidat plus malléable. Voilà la stratégie électorale des généraux alliés. Reste à voir s'ils vont réussir à imposer leur volonté dans ce cas particulier. Déjà, dans quelques-unes des circonscriptions, des candidats d'opposition ont été choisis avec l'intention bien arrêtée de rallier tous les électeurs anti-gouvernementaux, quelles que soient leurs opinions politiques.

Quelles seraient les conséquences du succès de l'alliance? La Saskatchewan serait administrée par un gouvernement dont l'existence dépendrait de l'appui de deux groupes de députés qui ne sont pas unis, sauf sur un point, à savoir que chacun aimerait à posséder le pouvoir. Les progressistes et les conservateurs sont comme le jour et la nuit pour ce qui est des opinions politiques. Un gouvernement représentant les uns et les autres, s'efforçant de faire la volonté des uns et des autres, serait une monstruosité politique, un gouvernement de misère pour employer une expression de fermier.

Des électeurs progressistes de la province sont-ils convaincus qu'ils ont été dirigés honnêtement? Croient-ils qu'ils puissent honnêtement être les frères d'armes de ceux qui soutiennent le conservatisme canadien? Est-il possible, pour les hommes qui songent à l'avenir, de contracter une alliance sincère avec les arriérés qui marquent le pas sur place?

M. Maharg n'est pas candidat

Régina — L'hon. J.-A. Maharg ne brigue pas le siège de Morse, qu'il occupait dans la précédente législature. Ses occupations comme président de la "Saskatchewan Co-operative Elevator Co." prennent tout son temps. Aucun candidat d'opposition n'a encore été désigné dans la circonscription, mais on espère qu'il en surgira un.

Les progrès du "Wheat Pool" au Manitoba

Les membres du "Wheat Pool" du Manitoba ont augmenté dans une proportion telle qu'il est devenu nécessaire d'agrandir les bureaux de l'organisation à ses quartiers généraux, Electric Railway Chambers.

M. Colin-H. Burnell, le président général, déclare que la coopérative, qui débuta en juillet dernier avec 7,200 contrats, a maintenant plus de 12,000 membres et espère en avoir 16,000 le 1er août, à en juger par la manière dont arrivent les nouveaux contrats.

Les 5,000 contrats nécessaires pour organiser le "Pool" des grains grossiers sont déjà recueillis et l'on compte que le chiffre total s'élèvera à 8,000 le 1er août.

La direction du "Pool" a reçu instruction d'organiser des réunions dans chaque municipalité de la province, dans le but de nommer des délégués à l'assemblée annuelle du "Pool" du Manitoba qui aura lieu à Brandon le 30 juillet.

C.-H. Burnell, président, T.-J. Murray, aviseur légal, et T.-J. Mahoney, gérant, ont été nommés par les directeurs pour représenter l'agence centrale des coopératives à Ottawa, à l'occasion de la nouvelle loi du grain.

Un missionnaire de 80 ans

Saskatoon — Bien qu'il ait près de 80 ans et qu'il ait déjà passé plus de 50 ans parmi les Indiens et les colons blancs de l'extrême nord, le R. P. Henri Husson, missionnaire oblat, est parti pour Meadow Lake, dans la région de l'Ile-à-la-Crosse, où il construira une nouvelle église et organisera une paroisse.

L'an dernier, après avoir passé un demi-siècle dans la zone arctique, le R. P. Husson était venu à Saskatoon, puis, après s'être reposé quelques jours, il était allé en France, sa patrie. Ses amis croyaient qu'il prenait sa retraite, mais le vieux monde ne lui plut pas et il revint.

PARIS — A la suite de la mission de Louis Malvy à Madrid, on croit que l'Espagne et la France vont s'unir pour écraser les troupes d'Abd-el Krim et que l'offensive va être portée en territoire espagnol.

OTTAWA — Le ministre suppléant des finances a annoncé l'achat de la Banque Union par la Banque Royale.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

SAINT-PIERRE

Dimanche dernier, nous avions le plaisir d'avoir au milieu de nous un missionnaire qui, depuis trente ans, travaille avec grand zèle dans les missions du Mackenzie: le R. P. Vacher, originaire du diocèse de Vannes, compatriote du curé de Saint-Pierre. Le Révérend Père, après trente ans de missions, vient d'avoir le plaisir de faire le voyage de France. A son retour il a voulu venir à Saint-Pierre causer du vieux pays de Bretagne avec M. le curé Jolys. Tous deux ont là-bas des amis communs et M. le curé de Saint-Pierre n'a jamais cessé de s'intéresser aux missions du nord où il compte encore quelques vieilles et bonnes connaissances. Le Révérend Père a bien voulu, à la grand'messe, nous parler de ses missions, et il l'a fait de manière à intéresser son auditoire au plus haut point.

• • •

Jeudi soir, les enfants de l'école de Saint-Pierre nord ont donné, dans leur école, une petite séance très intéressante à leurs parents et amis. Non seulement la salle était comble, mais nombre de personnes ont dû se tenir à l'extérieur. Les enfants de Saint-Pierre nord ont montré ce que l'on peut faire chez nous sous la direction d'une parfaite institutrice comme Mlle Dorothée Lambert qui, depuis nombre d'années déjà, dirige cette excellente école.

• • •

Jeudi après-midi, les clubs de balle du camp de Saint-Pierre et de Saint-Malo ont joué à Saint-Pierre une partie chaudement disputée qui s'est terminée par une victoire pour le Saint-Pierre avec un point seulement en leur faveur sur le Saint-Malo.

• • •

Pour la grande joie des cultivateurs, nous avons eu hier soir une bonne pluie. La terre est très bien arrosée et le blé, à certains endroits, ayant déjà six pouces de hauteur, va se développer rapidement, à la grande joie de tous.

• • •

Demain soir, à l'occasion de la fête de Dollard, le jeune Français qui, à l'âge de 18 ans, partit de chez lui à l'appel de M. de Maisonneuve, vint à Montréal et, sept ans après, mourut en héros avec ses compagnons au Long-Sault, pour sauver la colonie que les Iroquois allaient détruire, le Cercle de l'A. C. J. C. de Saint-Pierre va nous régaler d'une séance que tout le monde attend. Cette séance, nous n'en doutons pas, sera un succès.

• • •

La société l'Union Métisse Saint-Joseph chômera sa fête nationale et patronale mardi le 16 juin prochain. Programme: messe à 10 h.; à midi, banquet et discours par des orateurs distingués; tournoi de balle au camp entre des équipes très réputées; courses de chevaux, trot ou amble, courses au galop. De très bons prix seront accordés aux gagnants. Des programmes plus détaillés paraîtront sous peu. Venez en foule vous divertir tout en visitant l'une des plus belles localités de la province. Bienvenue à tous.

PORTAGE LA PRAIRIE

Un joli mariage a eu lieu ce matin, à la messe de 8 heures, quand M. Norman-Henry McDonald unissait sa destinée à Mlle Margaret MacKinnon, fille de Mme Vve David MacKinnon, ci-devant de Saint-Eustache. L'autel était orné de ses plus belles parures pour la circonstance. La cérémonie nuptiale fut présidée par M. le curé J.-E. Derome. Mme C. Sylvester a rendu de beaux solos d'occasion, sous l'habile direction de Mlle Victoria Costigan, organiste. Après la messe un goûter a été servi chez la soeur du marié, Mme Hooper McDonald. L'heureux couple est parti en voyage de noces le même jour et se rendra à Kerrobert, Sask., en auto, pour y fixer sa résidence. Nos souhaits l'accompagnent.

• • •

Le 21, jour de l'Ascension, eut lieu la première communion à la grand'messe. Seize enfants ont pris part à ce régal spirituel. Après la messe les heureux enfants ont pris un excellent déjeuner au couvent. M. le curé les accompagnait. Dans l'après-midi, à trois heures, ils furent enrôlés dans le scapulaire du Mont Carmel.

• • •

Lundi le 25, notre Révérende Mère Provinciale, accompagnée de la Mère Sainte-Trinité et Soeur Saint-Solanges, née Picard, de Saint-Eustache, partaient pour Montréal, d'où elles s'embarqueront pour l'Europe afin d'assister au chapitre général qui aura lieu en Angleterre le 6 août prochain. La Rév. Soeur Saint-Solanges se dévoue aux missions lointaines du Tonkin, Indochine. Nous faisons nos voeux de bonheur à cette héroïque Canadienne, la première de la communauté, dit-on, qui se dévoue pour ces missions.

• • •

M. le curé nous a exprimé sa joie, dimanche dernier, quand il nous a annoncé que tous les catholiques de l'hospice des vieillards et de l'école de réforme et de la prison avaient satisfait à leur devoir pascal. Nous nous faisons l'écho des parents pour remercier notre dévoué curé, M. l'abbé Derome, pour le zèle et le bien qu'il ne cesse de faire dans ces institutions de l'Etat et de l'influence qu'il exerce dans ces maisons sans aucun bruit.

• • •

M. Siméon Tremblay et M. et Mme V. Thibault étaient en visite chez leur soeur, Mlle Emelie Tremblay, la semaine dernière.

SAINT-EUSTACHE

Dimanche prochain 31 mai, il y aura dans l'église de Saint-Eustache à 7 h. du soir, bénédiction solennelle de trois magnifiques autels. La bénédiction sera faite par Mgr A.-A. Cherrier, V.G., P.A., qui donnera en même temps le sermon de circonstance, et présidera la bénédiction du Saint-Sacrement qui suivra. M. l'abbé Moore, de la cathédrale de Sainte-Marie, sera présent avec quelques autres chantres de Winnipeg.

On a choisi la soirée pour cette cérémonie afin de permettre aux prêtres de la ville et de la campagne d'y assister après leurs offices de paroisse. Tous sont cordialement priés, sans autre invitation, de venir prendre part à la cérémonie et de souper en même temps au presbytère.

SAINTE-AMELIE

Baptême

Le 17 mai — Rémi-Frédéric Claij, né le 16 avril, enfant d'Henri Claij et d'Armande Berriault. Le parrain a été M. Frédéric Claij et la marraine Mme Marguerite Berriault, représentée par Mme Frédéric Claij, tous deux grands-parents de l'enfant.

La mission

Hélas! voilà le beau temps de la mission écoulé! Cette semaine qui a passé si rapidement restera chère et ineffaçable pour les habitants de cette paroisse. La mission, n'est-ce pas le temps que Dieu choisit pour visiter son peuple? Oui, nous pouvons dire que nous avons été visité par la grâce divine. Malgré l'obstination de quelques-uns à ne pas répondre à l'appel de Dieu, la majorité a suivi tous les exercices. Matin et soir, au son de la cloche, nous voyons toute cette foule arriver à l'église, et là, suivre avec la plus grande attention les instructions de notre distingué prédicateur.

Malgré les travaux de la saison, tous les empêchements et les prétendus prétextes que certains faisaient remarquer avant la retraite, une nombreuse assistance est venue assidûment entendre la parole de Dieu. Tous les bons vieux aux cheveux blancs, jusqu'aux jeunes bébés dans les bras des mamans, se réunissaient à l'église pour se nourrir de la parole divine. Les grands papas ont pu retremper leur foi, ils y ont puisé la force et le courage pour vivre de la vie des justes; les papas y ont trouvé des leçons et des exhortations pour leur état; et les jeunes virent les exemples et les moyens pour arriver à la vie qu'attend d'eux la divine Providence.

Toutes les grandes vérités qui y ont été développées sont encore profondément imprégnées dans notre mémoire elles étaient peintes, en des tableaux si réels et illustrées par des exemples si touchants que personne ne les oubliera. Ainsi le salut avec son importance; la mort avec sa dû, comment et quand; le jugement dernier pensée terrible qui, à elle seule, suffit pour retenir dans le devoir tous les hommes, se sont tour à tour déroulé sous nos yeux.

Mardi soir, en entrant à l'église nous étions saisis de je ne sais quelle émotion, en voyant le catafalque et les draps mortuaires. Voilà ce que chacun de nous aura à son heure dernière pour demeure: quatre planches enveloppées dans le deuil, et vite on ira nous enfouir sous terre — "pulvis es et in pulverem reverteris" — comme cette jeune comtesse de vingt-six ans dont le tombeau ouvert par un obus, pendant la grande guerre, ne laissa voir que de la poussière et des vers. Oui, voilà ce que tous, grands et petits, riches et pauvres, pécheurs



et justes, nous deviendrons à l'heure dernière.

Amende honorable

"Parce, Domine, parce populo tuo." Oh! Seigneur, daignez ouvrir votre coeur. Ecoutez la voix de ce missionnaire qui implore votre miséricorde; pardon, Seigneur, pardon. Est-ce que l'amende honorable et les offrandes du missionnaire et du pasteur ne suffisent pas? N'écoutez-vous pas ceux qui viennent de vous offrir leur vie? Du moins, écoutez ces petits innocents qui vous supplient pour leurs parents, les enfants.

Clôture

Enfin la clôture avec la procession et la visite aux défunts. Au chant de "Vive Jésus, vive sa croix", tous marchent en ordre, dans le silence le plus respectueux; on récite le chapelet. Au cimetière, tous, la main levée, nous récitons la consécration à la Croix et nous lui jurons fidélité pour toujours. "Miseremini mei... saltem vos amici mei..." N'entendez-vous pas cette voix qui vous appelle... un père, une mère, un fils, une soeur, une âme qui souffre, elle demande votre secours, vous l'avez délaissée... A la voix émue du prédicateur, tous versent des larmes les coeurs se gonflent. Comment résister à ces voix si chères qui demandent notre assistance?

Le retour à l'église

Bénédiction des objets de piété suivie de la bénédiction papale. Notre dévoué missionnaire nous fait ses adieux. Vous, dit-il, vieillards aux cheveux blancs, dont un des pieds repose déjà dans la tombe, adieu nous nous reverrons au ciel. Adieu! vous tous qui avez suivi si attentivement et dévotement cette retraite.

La mission est finie. C'est maintenant que nous voyons tous les résultats de ce saint temps. Parmi les nombreux fruits contentons-nous d'en mentionner deux, les plus remarquables. Une conversion: une âme qui était éloignée de la grâce depuis plus de cinquante ans! Ah! comme le bon Dieu doit être content d'avoir trouvé une telle brebis égarée, cet enfant prodigue qui vient enfin d'entendre la voix du Seigneur! Un autre fruit fut l'institution de cette magnifique Croisade Eucharistique. Autrefois, jamais ou très rarement nous voyions quelqu'un à l'église pour assister aux offices sur semaine, et maintenant quelle joie et quel bonheur pour ce Jésus Eucharistie de voir chaque matin tous ces fidèles venir à la sainte messe et même recevoir la sainte communion. Ce fruit, à lui seul, suffit pour donner une bonne appréciation de notre retraite. Aussi n'est-il pas naturel d'entendre de tous ceux qui ont suivi cette mission: Jamais nous n'oublierons ce prédicateur; il a fait tant de bien!

Donc, de la part de tous les paroissiens de Sainte-Amélie, merci au R. P. Gelin, C.SS.R., et revenez encore Père, nous prêcher une autre mission. Aussi merci à M. le curé qui a su nous procurer un tel missionnaire.

L'aviation commerciale

Londres — Les deux grands capitalistes américains Wrigley et Marshall Field se sont associés aux industriels Ford père et fils pour le développement, en grande série, de la production des aéroplanes commerciaux et accessibles à toutes les bourses. Ford désire que les aéroplanes deviennent un moyen de transport aussi répandu que l'automobile. Le prix de chaque appareil ne doit pas représenter plus d'un quart du prix actuel.

Une semblable association s'est également formée dans le Sud Amérique avec pour capitalistes les Vanderbilt.

Enfin, un important groupe financier allemand et américain vient également de se former pour la construction des dirigeables avec l'intention de construire surtout des camions aériens pour le transport des marchandises.

SAINT-BONIFACE

Feu M. Elzéar Couture

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Elzéar Couture, survenue le 20 du courant, après une longue et cruelle maladie supportée avec une résignation toute chrétienne.

M. Elzéar Couture naquit à Saint-Nicolas, comté de Lévis, P. Q., le 1er février 1864. Il vint au Manitoba en février 1883. Après un bref séjour à Saint-Boniface, il s'établit à Saint-Jean-Baptiste et devint l'un des fermiers les plus prospères de l'endroit. Revenu à Saint-Boniface en 1905, le défunt s'associa à M. J.-A. Marion, et tous deux succédèrent à M. Lamontagne comme manufacturiers de brique. En 1916 il abandonna ce genre d'affaires et se fit entrepreneur. En novembre 1895 il épousa Mlle Eugénie Lauzé.

Feu M. E. Couture était âgé de 61 ans. Il laisse son épouse et neuf enfants: Léontine, Simonne, Eugène, Emile, Valentine, Marcelle, Roland, Etienne, Juliette. Deux frères et quatre soeurs lui survivent. Ce sont: MM. Pierre et Théodore Couture, Mmes Aurélie Bougard, J.-A. Marion, Siméon Dussault, Maxime Rocan.

Les funérailles de M. E. Couture ont eu lieu samedi matin au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. M. l'abbé Sabourin chanta le service, assisté de MM. les abbés Brunet et Couture comme diacre et sous-diacre. Dans le choeur on remarquait Mgr Jubinville, les RR. PP. Desjardins, S.J., Longpré, S.J., Bernier, S.J., Laflèche, S.J., et M. l'abbé Boulet.

Conduisaient le deuil: MM. Eugène, Emile, Roland, Etienne Couture, ses fils, MM. Pierre et Théodore Couture, ses frères.

Les porteurs étaient: MM. J.-A. Marion, S.-J. Dussault, E. Desautels, Maxime Rocan, Emmanuel Couture et Joseph Couture.

Dans le nombreux cortège on remarquait: MM. Edmond Desautels, Georges Lauzé, Joseph Lauzé, Rosaire Lauzé, Elzéar Desautels, de Saint-Jean-Baptiste; Marcel Mollot, de Fannystelle; Jules Couture et Noël Bougard, de Saint-Pierre; C. Muller, L. Bonnefoi, M. Chaput, de Saint-Claude; M. Lussier, de Saint-Léon; le juge Prud'homme, le juge L.-P. Roy, l'hon. Joseph Bernier, H. Béliveau, A. Gauvin, le Frère Edouard, E. Lanctôt, G. Bibeau, M. Jetté, E. Marcoux, N. Despatis, Arthur Cusson, S.-H. Paradis, G.-A. Rocan, J.-A. Tremblay, J.-J. Daoust, J.-H. Daignault, Capt. Thibault, Joseph Barit, etc.

Les élèves du Collège étaient représentés par les classes des éléments latins et de versification. Il y avait aussi des élèves de l'école Provencher et du Couvent de Saint-Charles. Toutes les communautés religieuses de la ville étaient représentées.

La Liberté offre ses sincères condoléances à Mme Couture et à sa famille.

Le concert de la Chorale

Dimanche le 31 du courant, dans la soirée, la Chorale de la cathédrale donnera, dans la salle du Collège, un concert qui sera éradié par le poste de radio CKY. Nous sommes heureux de pouvoir en communiquer le programme:

Choeurs: "O Canada", Calixte Lavallée; Messe de Branchina; "Tu es Petrus", G. Fauré — soliste, M. J.-L. Trudeau; "Les Martyres aux Arènes", Laurent de Rillé; "L'Affût", Gounod; "Marche Lorraine", Louis Ganne; "Le Cerf"; "France", Thomas; "Les Soirées de Québec" Ernest Gagnon.

Duo: "Sous la fenêtre", Schumann M. Hélie et Mlle Eva Guertin.

Solo: Habanera, de "Carmen", B M. Hélie et Mlle Eva Guertin.

M. Hélie exécutera les morceaux suivants: "Air du Cid", Massenet "Les Semailles", Goublier; "Triste est le steppe", A. Grechaninov; "Ca fait peur aux oiseaux", Paul Bernard "Pensée d'automne", Massenet.

Les "Piastres Rouges"

Mardi le 2 juin, à huit heures du soir, dans la salle du Collège, le Cercle dramatique Provencher donnera les "Piastres Rouges", drame en trois actes. Le prix des places est de 5 sous.

Samedi soir il y aura répétition pour les garçons et lundi soir pour les filles. Entrée, 10 sous.

Programme

Orchestre de l'école.

Chant par les garçons de l'école Provencher.

Adresse.

Orchestre.

Un 25me anniversaire, par un orateur distingué.

Les "Piastres Rouges", drame en trois actes. Personnages: Don Miguel d'Alavarez, duc de Campostral, Gérard Houde; Don José Maria d'Alavarez, son frère, Maurice Goulet; Manassès, bohémien israélite, Napoléon Dupas; le Marquis del Brugos, Grégoire Carroll; le Comte San Bastiano, Don Henriquez Albucante, le Prince d'Estrella-Mayor (seigneurs espagnols): Henri Levêque, Adélard Savoie, Léonard Dubé; Bartoloméo, majordome, Oswald Paul; Cascamillo, Isidro, Ricardo, Eduardo, Pepito (pages de la maison d'Alavarez): Joseph Bouchard, Louis Tétreault, Joseph Carroll, Paul Dumouchel, Herménégilde Dubé; un alcalde, Joseph Desautels; deux alguazils (parlants): Aimé Beaulieu et Pierre Duseigne; deux alguazils (muets): Charles Huot et J. Lafond.

Allocution de S. G. Mgr Béliveau.

Mort d'un Pionnier



M. ELZEAR COUTURE, vieux citoyen de Saint-Boniface, qui vient de mourir à 61 ans

Sur les tombes des victimes de la guerre

Dimanche, les réservistes français et belges, accompagnés de leurs familles, ont fait leur pèlerinage annuel aux tombes de leurs camarades morts pendant la guerre. Après une première station au cimetière belge, la procession s'est dirigée vers celui de la cathédrale, où une brève mais impressionnante cérémonie a eu lieu devant le monument aux Français de l'Ouest morts pour leur patrie. M. l'abbé Brunet, vicaire à la cathédrale, a récité le "De Profundis". M. Bourgouin, agent consulaire français; M. Michel, président de l'association des Vétérans français, et M. Swain, maire de Saint-Boniface, ont prononcé des allocutions. Des couronnes ont été déposées au nom de la ville par le maire et au nom des Dames auxiliaires par leur présidente, Mme Moisan. Les tombes des soldats inhumés dans le cimetière ont été décorées de fleurs. La Fanfare La Vérendrye, sous la direction de M. Vermander, prêtait son concours.

Réunion annuelle de l'Union Nationale Métisse

L'assemblée annuelle de l'Association Nationale Métisse du Manitoba (Cercle central) aura lieu à l'hôtel de ville de Saint-Boniface, le dimanche 31 mai, à 2 h. 30 de l'après-midi.

Tous les membres de l'Union et particulièrement ceux des Unions locales sont instamment priés d'assister à cette assemblée dont le but est:

1o. De recevoir un rapport des activités de la Société durant l'année écoulée.

2o. D'élire un nouveau Conseil général et de préparer un programme pour l'année courante.

A. C. J. C.

Le Cercle La Vérendrye tiendra sa réunion régulière, dimanche, à deux heures de l'après-midi, au Collège. M. Joseph Leblanc donnera une conférence sur le Père Jogues, S.J. Il y aura aussi la chronique des événements de la quinzaine.

Tous les membres sont instamment priés d'y assister.

PETITES NOTES

Le R. P. A.-F. Auclair, O.M.I., directeur du "Patriote de l'Ouest", est en visite pour quelques jours à Saint-Boniface.

• • •

On rapporte qu'à brève échéance nous aurons un service d'autobus entre l'avenue Provencher et la rue Main.

• • •

Le G.W.W.D. a fait don à la ville de Saint-Boniface de 500 verges cubes de gravier pour la réfection de nos rues. Le G.W.W.D. veut ainsi indemniser la ville pour l'usage de ses rues.

• • •

Nous regrettons d'avoir à annoncer la mort de Mme Taylor, décédée subitement jeudi dernier. La défunte était l'épouse de M. Trafford Taylor, avocat de la cité et président du club Kiwanis de Saint-Boniface.

L'IMMIGRATION DES FRANCAIS AUX ETATS-UNIS

La colonie française dans la république voisine compte un demi-million d'individus

Paris — La livraison de février du "Bulletin de la Statistique Générale", publiée à Paris, contient un article très intéressant de M. Burnié sur l'immigration française aux Etats-Unis. Comme il n'existe aucune statistique française à ce sujet, les chiffres ont été pris dans le recensement américain et d'après les rapports du Commissaire d'Immigration.

Au nombre des immigrants enregistrés aux Etats-Unis venant de France, on compte tous les étrangers demeurant en France qui veulent venir aux Etats-Unis. Un certain nombre de citoyens français entrent aux Etats-Unis après avoir demeuré quelques années dans un autre pays, mais leur nombre n'est pas très considérable. Une étude approfondie du pourcentage annuel de gens venant de France aux Etats-Unis révèle que la proportion de citoyens français est à peu près 75 pour cent du total, pour la période de 1911 à 1924. Pour la période de 1869 à 1910, la proportion fut de 80 pour cent.

Bien que l'immigration française aux Etats-Unis ait été bien minime de 1821 à 1830 (à peu près 850 individus chaque année), elle augmenta considérablement de 1831 à 1840 (environ 4,550 annuellement) et a atteint son maximum de 1841 à 1850 (environ 7,700 par année). De 1851 à 1869, la moyenne annuelle est presque aussi élevée que dans les dix années précédentes (soit 7,700). De 1861 à 1870, l'immigration française baisse de moitié (3,400 annuellement), mais elle augmente à 5,750 de 1871 à 1880. Une nouvelle baisse est enregistrée de 1881 à 1890 (soit 4,600) et de 1891 à 1900 (soit 2,880). De 1901 à 1910, au contraire, elle fait un bond remarquable (5,850 annuellement). Comme conséquence de la Grande Guerre, le nombre des immigrants français aux Etats-Unis a diminué considérablement, mais le nombre total de 1913 à 1922 est encore plus grand que celui de la période de 1881 à 1900.

On attribue à des causes économiques la fluctuation de l'immigration française. Une étude sérieuse, néanmoins, démontre que l'immigration aux Etats-Unis n'a aucun rapport avec les conditions vitales du pays d'origine de l'immigrant. Généralement, les immigrants arrivent en Amérique simplement dans le but d'améliorer leur sort et leurs conditions de travail dans un pays plus prospère. En plus des conditions économiques, il existe quelquefois des causes particulières qui tendent à augmenter le nombre des immigrants. Par exemple, le plus grand nombre d'immigrants français aux Etats-Unis a été enregistré de 1846 à 1847 et 1851, probablement à cause de la situation politique en France à cette époque et aussi à cause de la fièvre de l'or qui attirait des milliers d'étrangers en Californie. L'importance de l'immigration française en 1873 peut être attribuée au fait que beaucoup d'Alsaciens-Lorrains quittèrent leur pays, ne voulant tomber sous le joug de la domination allemande.

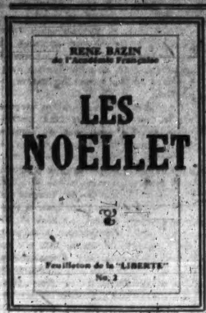
D'après la loi d'immigration adoptée par le Congrès en mai 1921, restreignant à trois pour cent du nombre des résidents de chaque nationalité le nombre des immigrants ayant droit d'entrée aux Etats-Unis, le pourcentage français annuel a été de 5,729. Néanmoins, le nombre de Français qui est entré aux Etats-Unis, sous la nouvelle loi, n'a jamais été plus de 87 pour cent du pourcentage. L'on peut donc dire que la loi de 1921 n'a eu aucune influence sur l'immigration française. La chose sera plus difficile sous la nouvelle loi du 1er juillet 1924, qui restreint à 2 pour cent du nombre de résidents, d'après le recensement de 1890. D'après ce pourcentage le nombre sera réduit à 3,945 individus.

Le nombre des personnes nées en France et demeurant aux Etats-Unis a bien augmenté depuis 1850. En 1850, on comptait 54,069; en 1920 le chiffre atteignait 152,890. Les statistiques démontrent que la proportion d'intellectuels et d'ouvriers experts est plus élevée chez les immigrants français que les immigrants des autres pays.

L'importance de la colonie française aux Etats-Unis est beaucoup plus grande que son chiffre l'indique. A ce chiffre doit s'ajouter le nombre de personnes nées aux Etats-Unis de parents français. Leur nombre s'élevait à 209,000 en 1920, sans compter les Alsaciens-Lorrains. Si l'on ajoute à ce nombre les Alsaciens-Lorrains, l'on verra que la colonie française aux Etats-Unis compte actuellement environ un demi-million d'indivdus.

Ces chiffres ne s'appliquent pas aux Canadiens français.

QUIMPER — Un terrible ouragan sur la côte de Bretagne a entraîné la perte d'au moins 27 vies de marins.



— Tu as fait cela tout seul?

— Oui, monsieur le curé.

— Personne ne t'a aidé?

— Dame, monsieur le curé, qui voulez-vous qui m'aide?

— C'est incroyable, ma parole, tout compris, sans une faute: une version qu'on donnait de mon temps en cinquième!

Et alors le pré, pendant une heure ou deux, résonnait de mots latins, d'apostrophes empruntés à l'histoire ou à la géographie, et bien faits pour déconcerter les vieilles gens assis non loin sur le pas de leur porte, et qui écoutent toujours, dans l'atmosphère silencieuse de leur maison.

Les séances se prolongeaient aussi longtemps que le réclamaient la correction des devoirs et la récitation des leçons. Puis l'écolier, la bride sur le cou, reprenait le chemin de la Genivière, le plus souvent par la traverse, assoiffé de liberté et d'exercice violent. Il avait besoin de la fatigue du corps pour se reposer de l'autre, et, venant à l'heure où maitres et valets, portant tout le poids de la journée, se sentaient moins vaillants, il les surpassait tous, qu'il s'agit de faucher un coin de luzerne pour les bêtes, de tenir la charrue, d'abattre des châtaignes, pieds nus sur une branche, ou d'enlever d'un seul coup de tranche un pied de pommes de terre. Maintenant que ce n'était plus un métier, et que personne ne l'y contraignait plus, il aimait ces rudes besognes. Il y mettait l'aisance robuste d'un homme fait. Et le père, qui le remarquait bien, ne pouvait s'empêcher de songer quel beau chef de ferme il aurait eu en lui. Il soupirait, pour se reprocher ensuite cette faiblesse d'un moment.

Pierre ne se mêlait plus, d'ailleurs, que par boutades aux grands travaux de la Genivière. Pour qu'il eût mieux le temps d'étudier, on l'envoyait, avec ses livres et ses cahiers, garder les vaches à la place de ses soeurs. Et c'est là, en pleine nature, dans la solitude parlante de la campagne, que son esprit s'ouvrait aux premières notions des lettres. La bonne école que celle-là, et comme il en profitait! Une fièvre intense de vie emportait son esprit. Il prenait cela pour des pensées. C'étaient d'étranges échappées dans toutes les voies nouvelles qui s'ouvraient, une procession tumultueuse de rêves, d'images flottantes, d'aspirations vagues. A de certains moments, son coeur débordait aussi. Il s'émerveillait de cette joie qui lui était venue tout à coup. Car, à présent, de voir des choses ordinaires, cent fois vues, la houle blonde des froments, de petites fuites de vallons, des groupes d'arbres, d'entendre d'une colline à l'autre la chanson des boeufs qu'il avait chantée lui-même, cela l'enivrait. Il avait envie de remercier les arbres, l'herbe et le ciel d'être beaux, souriants, jeunes comme lui. Il se demandait quelle fête c'était dans le monde pour que tout fût ainsi radieux autour de lui, et parfois, à certaines heures plus tendres du jour, quand il levait les yeux de dessus ses livres, il les fermait aussitôt, sentant quelque chose se fondre dans sa poitrine.

Bien souvent il ne rentrait que pour souper. Le repas achevé, il restait dans la pièce commune, la "maison", où il couchait avec Jacques, tandis que son père, sa mère et ses soeurs se retiraient dans l'appartement voisin, le plus propre et le mieux orné de la ferme, qu'on nomme en Vendée la "chambre". Les devoirs n'étaient pas toujours finis, car l'abbé Heurtebise en donnait beaucoup. Une heure, deux heures encore l'écolier veillait. Le feu se mourait dans l'âtre, de gros champignons rouges poussaient dans la mèche de la chandelle de suif, une odeur de levain sortait de la huche, Jacques ronflait, l'épaule saillant hors du lit et faisant une grande tache d'ombre sur le mur: la petite plume tête de mort courait toujours, égratignant le papier, jusqu'à ce que la mère, couchée de l'autre côté et remarquant la lumière qui passait sous la porte, dit à voix basse en frappant le mur du doigt:

— Eteins la chandelle, mon Noellet, il est tard.

Il obéissait. Mais parfois, les nerfs trop montés pour dormir, il ouvrait la porte de la cour pour humer l'air frais, ou bien il s'amusait à compter, par le trou béant de la cheminée, les étoiles qui passaient là-haut. Il y en avait qu'il préférait entre toutes: les trois du baudrier d'Orient, et, comme il n'était pas sans désir de gloire, il lui arrivait de rêver qu'il portait l'une d'elles sur le front, deux autres à chaque oreille, et qu'il s'en allait ainsi, magnifiquement, parmi les astres.

III

Mélie avait une étoile, elle aussi, qu'elle aimait. Dès le matin, à l'heure, variable selon les saisons, où le soleil dépassait le toit de la maison d'en face, un rayon entrait par la fenêtre de la cave. Il glissait sur le bois du tollier, gros rouleau où s'enroule la toile, ou sur la châsse, vernie par le frottement, que la main attire et repousse d'un mouvement régulier. Elle le connaissait, elle lui souriait. Il lui manquait dans les jours sombres. Quand il se perdait, le soir, dans l'angle de la cave, parmi les barriques vides chargées d'écheveaux de fil et de pièces de rechange, elle se sentait le coeur serré.

Ce petit rayon-là, voyez-vous, c'était de la joie. Et il y en avait si peu dans la maison du tisserand!

Aucune maison du Fief-Sauvin n'était plus vieille ni plus délabrée. Les murs, affaissés, coupés de lézardes que cimentaient seules des mousses compatissantes, faisaient ventre sur la route. Le toit se creusait d'une solive à l'autre, et dessinait la charpente. Un petit corridor qui la traversait, une chambre à droite pour le père et d'où l'on descendait dans la cave par une trappe, une chambre à gauche pour Mélie, c'était toute la maison des Rainette. Avec un petit jardin derrière, c'était toute leur fortune. Encore eût-il fallu, pour savoir ce qu'ils possédaient, déduire les dettes du bonhomme. Il en avait dans tous les cabarets du bourg et des bourgs voisins. Le père Rainette buvait. Du temps de sa défunte femme, quelques-uns prétendaient qu'il n'était ivre qu'un jour sur deux. Mais ils devaient se tromper. Mélie n'avait aucun souvenir pareil; dès sa plus petite jeunesse, elle s'était trouvée mêlée aux drames lugubres de la boisson et de la misère, et l'image qu'elle avait gardée de sa mère était celle d'un pauvre être battu, résigné, heureux de la mort comme d'une délivrance.

Pour l'arracher autant que possible au triste intérieur du tisserand, les soeurs de l'école avaient retenu Mélie plusieurs années après les années réglementaires, lui apprenant tout ce qu'elles savaient elles-mêmes: beaucoup de douceur et de piété, un peu de littérature, ce qu'il en faut pour le petit brevet, et de jolis secrets d'aiguilles, dentelles, crochet, broderie, où elles excellaient. A leur contact, Mélie n'était pas seulement devenue la plus fine ouvrière du Fief-Sauvin: son âme, naturellement délicate, s'était formée. Elle avait pris de ces femmes d'humble condition, mais que leur vocation rendait si supérieures au milieu où elles vivaient, quelque chose de leur manière d'être. La grosse gaieté rurale lui était étrangère, les plaisanteries équivoques des repas de noces la gênaient. Ses joues blanches que colorait seulement une tache rose aux pommettes, semblaient avoir connu l'ombre de la cornette. Elle était peu curieuse des choses du dehors. Elle avait tant à faire! Sa mère morte, — il y avait de cela dix-huit mois, — elle avait dû tenir le ménage, et le père ne travaillant pas ou presque pas, travailler pour lui. Le matin, d'ordinaire, Nicolas Rainette consentait à descendre dans la cave, à s'asseoir en face de Mélie, et clac, clac, clac, clac, la chanson laborieuse commençait, répétée par le métier de Mélie qui faisait aussi clac, clac, clac. Il était bon ouvrier, la toile paraissait couler de ses doigts, tant il avançait à la tisser. Mais il n'avait pas fait une demi-journée de travail, qu'il disparaissait brusquement, comme appelé par une force irrésistible.

Ses séances au cabaret lui coûtaient plus qu'il n'avait gagné. En outre, le fabricant, c'est-à-dire l'industriel qui occupe plusieurs douzaines, quelquefois plusieurs centaines d'ouvriers auxquels il fournit le fil et paye la toile, n'aurait pas souffert que la tâche de huit jours fût livrée en retard.

Aussi Mélie n'hésitait pas. Sitôt sa pièce achevée, elle continuait l'autre sur le métier abandonné de Nicolas Rainette, et, quand le père rentrait, à la brune, ivre mort, battant contre les murs pour trouver son lit, elle se levait, lasse et satisfaite, prenait son châle, et sortait un peu sur la route. Encore prolongeait-elle quelquefois la journée pour s'acquitter de quelque menu ouvrage confié à ses mains adroites: une coiffe à repriser, une ruche à monter, un chiffre à broder. Il y avait toujours dans son armoire un ou deux objets de cette sorte qui attendaient une heure de loisir.

Elle n'avait donc pas de temps à perdre. Les marchands de veaux et de porcs qui passaient devant la maison dans leurs carrioles à claires voies, au trot de leurs chevaux efflanqués, avaient beau faire claquer leur fouet, ils n'arrivaient point à voir la couleur des yeux de cette grande fille brune penchée sur sa toile. Les anciens du bourg eux-mêmes qui, par manière de plaisanterie, venaient tambouriner avec leurs cannes sur les vitres du châssis, n'obtenaient qu'un signe rapide de connaissance.

Et cependant, un jour, elle fit une exception remarquable à ses habitudes. C'était un matin d'avril, le samedi d'avant les Rameaux. Il y avait six mois que Pierre apprenait le latin, et, bien que l'hiver fût fini, que le soleil clair chauffât déjà la route, il portait encore la casquette en fausse loutre que sa mère lui avait donnée pour ses étrennes et dont les autres mères du Fief avaient parlé comme d'un luxe sans précédent. Cette fourrure allait bien à ses cheveux blonds. Sa blouse bleue était correctement serrée à la taille par une ceinture de cuir verni. Pierre se soignait, comme un garçon qui grandit.

Justement il s'était arrêté de l'autre côté de la route, un peu en arrière, pour contempler la glycine de la mère Mitard, une grosse liane tordue sur laquelle s'attachaient déjà par masses duvetées, une multitude de grappes près de fleurir.

— Bonjour, Pierre, dit une voix.

Il se retourna, aperçut la jeune fille à la porte de la chambre, et répondit d'un air étonné:

— Comment, c'est vous, Mélie?

Puis il vint, en se berçant sur ses longues jambes, s'appuyer au contrevent, à côté de Mélie debout et encadrée dans l'ouverture.

Mélie était bien un peu rouge, cette pâle Mélie, d'avoir osé le héler et des regards qui l'observaient. Mais elle avait son projet.

— Je ne sais pas si j'ai bien dit, fit-elle: à présent que vous étudiez, il faudrait peut-être vous appeler monsieur Pierre?

— Oh! dit l'écolier intimement flatté, vous voulez rire. Que faites-vous là?

— Une reprise donc, si fine même que j'en ai les yeux perdus.

— Et c'est pour me montrer que vous travaillez bien que vous m'appelez? Je savais cela, Mélie.

— Mais non, mon pauvre garçon, c'est pour vous demander si vous avez des rameaux pour demain.

— Je ne crois pas... Vous en vendez?

— Non, par exemple, reprit-elle un peu froissée, j'en donne. Autrefois, quand les demoiselles de la Landehue venaient à Pâques, elles me défleurissaient tout mon romarin. A présent qu'elles ne viennent plus, j'ai de quoi en donner à mes amis. Si cela vous plait?

— Certainement, Mélie. Seulement, dépêchons-nous: j'ai ma leçon!

— Venez! dit-elle.

Tandis qu'elle se levait, Pierre ouvrait la porte de la maison. Ils se rencontrèrent à l'extrémité du couloir, où commençait le jardin bien primitif des Rainette: une allée entre deux carrés mal cultivés, avec deux poiriers à l'entrée, deux pruniers au bout, et, çà et là, près des rangs de choux et de céleri, quelques bottes de tulipes et de primevères rouges qui avaient réjoui plusieurs générations. Dans le coin de gauche, au fond, s'épanouissait le romarin, planté à l'angle de la haie vive qu'il débordait de toutes parts, superbe, empanaché, formant un vrai buisson d'aiguilles argentées et de fleurs mauves. Au delà, il y avait un sentier.

Mélie et Pierre s'approchèrent du romarin. Un bourdonnement de mouches en sortit. Puis, avec son couteau, la jeune fille se mit à couper les plus belles branches qu'elle passait à mesure à son compagnon.

— Tenez, le rameau du métayer... celui de la métayère... pour Marie, celui-là... pour vous...

Pour vous, c'était la tête de l'arbuste, la couronne splendide du buisson.

Pierre répondit:

— Comme ils sentent bon!

— Pour Jacques... pour Antoinette, continua Mélie.

— Savez-vous, Mélie, ajouta Pierre, que vous êtes encore plus grande que moi?

— Croyez-vous, Pierre?

— Regardez!

— Pour votre valet, celui-ci...

Elle se redressa très droite, à côté de Pierre.

— Bien sûr, Mélie, vous avez l'épaule d'un doigt plus haute que moi. Ca n'est pas étonnant, du reste: vous êtes plus vieille.

— Oh! fit-elle en riant, treize mois à peine; qu'est-ce que cela? D'ailleurs, vous êtes déjà mon aîné par l'esprit: on vous dit si savant!

— Non, Mélie, dit Pierre gravement, mais je le deviendrai. Vraiment vous êtes une aimable fille, on passerait volontiers plus de temps avec vous.

— Oh! fit-elle.

— Mais j'ai ma leçon, et je suis en retard.

Elle lui aida à ranger sur son bras les branches fleuries, toute contente d'une joie enfantine d'avoir pensé aux rameaux. Il traversa de nouveau le jardin, pour s'en aller. Elle le suivit. Sur le seuil de la porte, il lui jeta un adieu de belle humeur, et sortit en courant. Elle lui fit un petit salut de la tête, et le regarda qui s'éloignait du côté de Villeneuve, par la route ensoleillée.

IV

L'élève de l'abbé Heurtebise faisait de si rapides progrès que, dès la fin de la première année, son maître s'en trouva gêné. L'abbé avait jadis professé la huitième, du temps qu'on y commençait le latin, mais il y avait de cela longtemps, et, malgré tous ses efforts, il sentait des lacunes dans ce vaste ensemble de connaissances qu'il faut posséder pour commencer le moindre bachelier. L'esprit de celui-là, très agile, raisonneur, curieux du pourquoi des choses, devenait embarrassant. Le professeur avait beau se retrancher derrière des faux-fuyants: "Il serait trop long de t'expliquer", ou encore: "C'est un point délicat sur lequel nous reviendrons", ces formules ne rassuraient pas ses scrupules. Quelques solécismes, excusés de la sorte, lui revenaient en mémoire aux heures tranquilles du bréviaire, avec la ténacité d'un remords, et l'excellent homme en rougissait comme d'une atteinte à l'honnêteté de son enseignement.

— Mon gars, dit-il un jour, je vais te mettre au collège, on t'y répondra.

Il négocia lui-même, en effet, l'admission de Pierre Noellet au petit séminaire de Beaupréau. Sur les preuves qu'il donna de la capacité de son élève, et vu l'âge avancé du candidat, il fut convenu que celui-ci entrerait en quatrième.

Pendant les deux mois qui précédèrent la rentrée, toutes les aiguilles de la Genivière travaillèrent au trousseau du collégien. On marqua son linge à son numéro. Les culottes et les vestes qui n'étaient pas tout à fait hors de service furent soigneusement revues et corrigées aux endroits faibles. Le tailleur du bourg reçut même la commande d'un vêtement complet. Il y mit tous ses soins: mais ses ciseaux n'avaient qu'une coupe, et fabriquèrent une redingote que le père aurait pu porter, à la rigueur.

Nul n'y prit garde. Ce fut même avec un sentiment d'orgueil maternel que la métayère, ayant débarbouillé et peigné ce grand garçon, lui dit, le 3 octobre:

— Tu vas mettre ton habit neuf, mon Noellet, pour aller dire adieu à ton parrain.

Chez les Noellet, les enfants ne discutaient pas les ordres. Pierre obéit. Pourtant cette visite à la Landehue l'intimidait extrêmement. Rien ne l'embarrassait plus que de rencontrer le dimanche, dans le bourg, la famille Laubriet. Auprès de ces gens si bien mis, si polis, il se sentait gauche et effaré. Il étudiait leur air et la différence qu'il y avait de leurs manières aux siennes. Cela lui causait, à chaque fois, une sorte de confusion irritée qu'il ne communiquait à personne, car son père, sa mère, ses soeurs, n'éprouvaient évidemment rien de semblable.

Ainsi, voyez la métayère. Elle est déjà partie, en atours de fête, sa coiffe à mille petits tuyaux plats bien serrée avec un beau noeud de ruban, le mouchoir de velours tiré à quatre épingles, la robe retroussée des deux mains. Sur le tout, elle a jeté son capot noir, n'aimant pas à aller en bonnet, en tête blanche, comme elle dit, dans les circonstances solennelles. Elle va son petit pas mesuré et digne de tous les jours, tenant sous son bras gauche, malgré le temps superbe, le parapluie de coton brun qui sert à toute la dynastie des Noellet.

La distance n'est pas longue de la Genivière à la Landehue, par les champs. A cent pas dans le sentier qui monte vers le bourg, on trouve une barrière à claire-voie, une petite allée rejoignant l'allée principale à travers les prairies, quelques groupes d'arbres, puis le château. Pierre voudrait s'enfuir. Derrière ces fenêtres, qui ont l'air de regarder venir, il croit entendre de petits rires étouffés: "Sont-ils drôles, là-bas, voyez donc, Pierre Noellet et sa mère! Oh! le parapluie de la bonne femme! oh! la redingote du garçon! oh! ses mains!"

Pierre ne sait plus où mettre ses mains. Il est rouge, et se mord les lèvres, exaspéré de voir sa mère marcher si tranquille à côté de lui, se pencher pour examiner les corbeilles de fleurs semées le long de l'avenue et dire:

— En voilà de jolis bouquets, mon Noellet. Ne va pas en cueillir au moins!

Comme si on était tenté de cueillir des fleurs, quand on a seize ans passés et qu'on se rend au château de la Landehue!...

Un valet de chambre venait à peine de les introduire dans le petit cabinet où M. Laubriet recevait les fermiers, quand celui-ci entra. En apercevant la métayère de la Genivière, il leva le bras, d'un mouvement invitatif et bon enfant:

— Ma brave métayère, dit-il, ce n'est pas ici qu'on aurait dû vous recevoir. Amenez-moi ce grand collégien-là au salon. Ces dames seront enchantées de le voir.

— Vous êtes trop honnête, monsieur Hubert.

Et, sans plus de façon, elle suivit M. Laubriet qui s'était emparé du bras de l'écolier.

— Ah! ah! la gloire du Fief-Sauvin, votre fils, métayère. En quelle classe entres-tu, mon garçon?

Pierre glissait et trébuchait sur le parquet du corridor, sur la mosaïque italienne du vestibule; il eut un battement de coeur quand M. Laubriet ouvrit la porte du salon, en disant:

— Ma chère amie, je vous amène un élève de quatrième. Après un an: prodigieux, n'est-ce pas?

Pierre remarqua fort bien le petit mouvement de mauvaise humeur de madame Laubriet, une femme grande, forte, encore belle, qui sommeillait dans son fauteuil de rotin garni de pompons de laine.

— Mais certainement, dit-elle d'une voix lente, entrez donc, Pierre.

Il s'avança, plus rouge que les tentures et les meubles de soie cerise de l'immense appartement, ébloui par le reflet des glaces, des dorures et des lustres, grisé par une odeur de verveine, un parfum élégant et nouveau pour lui. Derrière, il entendait ferrailler les souliers de la maman. Madame Laubriet lui désignait le divan du milieu, d'où s'élevait une jardinière pleine de fougères. Pierre crut qu'elle lui tendait la main, serra gauchement les doigts potelés et blancs de la châtelaine, et, voulant s'asseoir sans se détourner pour être plus poli, s'assit sur un livre ouvert. Il se redressa vivement et écarta le volume. A l'extrémité du salon, auprès des fenêtres aux transparents crème, les deux filles de M. Laubriet, deux enfants, l'une de quinze ans, l'autre de douze, s'étaient penchées, faisant semblant de ramasser un pinceau tombé, pour dissimuler un fou rire terrible.

M. Laubriet, impérieux, appelé l'aînée.

— Madeleine!

— Oui, papa.

— Tu n'as donc pas vu la métayère de la Genivière? A quoi penses-tu vraiment?

Puis, se tournant vers Perrine Noellet:

— Mes filles prennent leur leçon d'aquarelle avec une de nos amies de Paris.

L'amie, en papillotes blanches, mit son lorgnon sans bouger de sa place. Mesdemoiselles Laubriet se levèrent, l'aînée grande, souple, en robe de flanelle blanche à col marin, fière de ses cheveux châtains qu'elle porte depuis peu relevés par un peigne, sûre de sa royauté de jeune fille qu'elle a lue dans les yeux de son père; l'autre trapue, brusque, une tresse blonde sur le dos.

— Vous êtes bien aimable, métayère.

Marie se pose carrément devant Pierre, qui dénichait si bien les nids dans le temps, et lui fait un petit signe avec les yeux:

— J'ai vu le bouc, dit-elle, il est drôle!

— Mon amie Marie va bien? reprend l'aînée. Je comptais aller la voir ces jours-ci.

— Oui, mademoiselle, très bien.

— Et le poulain de la Huasse, tu ne l'as pas vu, toi Madeleine?

— Ah! vous avez un poulain? dit Madeleine qui s'intéresse aux chevaux depuis qu'elle monte avec son père. Comment le nommez-vous, Pierre?

— La Rousselle, mademoiselle.

— Est-elle jolie?

— Oui.

— J'irai la voir. Vous me la vendrez, n'est-ce pas, quand elle sera grande?

Quelque chose de plus fort que la timidité fit lever la tête au fils du métayer de la Genivière. Il jeta un regard rapide sur la triomphante apparition de grâce et de jeunesse debout à trois pas de lui:

— Elle n'est pas à vendre, dit-il.

— Qu'est-ce que tu dis là? répliqua la mère Noellet confondue, si cela fait plaisir à mademoiselle...

— Vous chasserez peut-être avec? demanda Madeleine en montrant ses dents blanches.

Pierre n'était pas Vendéen, c'est-à-dire entêté et susceptible, pour rien. Il regarda de nouveau la jeune fille, cette fois bien en face, et répondit:

— Oui, si cela me plait.

Tout le monde se prit à rire de la façon dont il avait répondu cela.

Madame Laubriet intervint à propos.

— Nous avons été très heureux, mon cher enfant, dit-elle, d'apprendre que vous alliez commencer vos études à Beaupréau, et surtout du motif qui vous y conduit.

— En effet, le motif... reprit Madeleine qui avait l'air de l'ignorer complètement, mais qui voulait réparer: savez-vous, Pierre, que vous rencontrerez là-bas notre cousin?

— Mon neveu, le vicomte de Ponthual, ajouta madame Laubriet, qui ne détestait pas rappeler qu'elle était née d'une famille noble du pays.

— Il est bête, mon cousin Jules, allez! s'écria Marthe, et paresseux! vous n'aurez pas de peine à être plus fort que lui.

Madeleine rougit légèrement.

— Cette petite est insupportable aujourd'hui, dit-elle, elle parle à tort et à travers: Jules n'est pas très travailleur, c'est certain, il a été si longtemps délicat. Peut-on lui en faire un crime?

— Un bon garçon, surtout, reprit madame Laubriet en manière de conciliation, trop bon et trop riche... Il est d'ailleurs de deux classes au-dessus de vous, Pierre, et vous n'aurez pas à lutter avec lui.

Puis, d'un ton plus vif, le ton du congé:

— Ma chère métayère, quand mon mari ira voir mon neveu au collège, il demandera votre fils au parloir.

— Certainement, dit M. Laubriet, mon filleul et mon neveu: deux amis de la maison.

— Vous lui ferez bien de l'honneur, répliqua la petite mère Noellet.

Satisfaite, suivie de son fils, la métayère, après une révérence, quitta le salon, reprit sans trouble le parapluie qu'elle avait laissé à la porte, et se retroussa pour le retour.

V

Le lendemain, au trot dansant de la Huasse, toute la famille Noellet s'acheminait vers Beaupréau, les trois hommes sur le devant de la carriole, avec la longue malle à poils de sanglier du collégien, les femmes dans le fond, leurs beaux bonnets recouverts d'un mouchoir en pointe, à cause du vent. Ils ne causaient pas, n'ayant le coeur gai ni les uns ni les autres. L'entrée en pension d'un des leurs les troublait à des degrés et pour des motifs divers. C'était, pour cette race de laboureurs, une nouveauté grosse d'inconnue, une séparation précoce d'avec un enfant qui, sans le collège, fût resté jusqu'à vingt et un ans sous le toit; c'était encore, pour Jacques et Antoinette, la perte d'un joyeux compagnon. Désormais il ne reviendrait plus que rarement et pour peu de temps, surtout il reviendrait très changé, très différent de ceux qui restaient. La famille recevait de ce départ une atteinte profonde. Julien, le père, remuait lentement et silencieusement ces idées en conduisant la Huasse. Parfois seulement, aux côtes, il se retournait pour demander: "Vous n'avez pas froid, les marraines?" La mère, reconnaissant le long du chemin quelque cortège d'écolier, trottant comme eux vers Beaupréau, disait, le plus gaiement qu'elle pouvait, pour habituer son Noellet et lui relever le coeur:

— Tiens, mon petit, encore un de par chez nous, celui-là, un gars de Landemont: tu vois bien que tu ne seras pas seul!

Ils arrivèrent bientôt en vue de Beaupréau que couronne la futaie du parc seigneurial des Civrac, et se mirent à descendre vers la basse ville où est situé le collège, au bord de l'Evre. Le métayer remisa sa carriole dans une petite auberge que la rentrée mettait en émoi comme un jour de marché. Puis ce fut, durant plusieurs heures, des courses processionnelles, ahurissantes, du bas en haut et du haut en bas de la petite ville, avec de longs arrêts debout: chez des marchands, des amis, des ouvriers qui devaient exécuter quelque travail à la Genivière.

Partout le même accueil: "Vous voilà donc, maître Noellet? C'est ça votre gars? A-t-il grandi! Va falloir être sage, dame!" Pierre suivait, traînant le pied, les yeux vagues, absorbé, près de son frère, qui lui tenait la main pour ne pas le quitter.

Parfois, au fond des boutiques, de grandes filles, couturières ou lingères, à moitié demoiselles de ville, levaient la tête vers ce garçon robuste et hardi, riaient entre elles, et se remettaient à l'ouvrage avec un air de dire: "Est-il bête d'aller s'enfermer!"

Ce fut la première impression de Pierre, quand il pénétra dans la cour de la porterie. Le petit séminaire de Beaupréau n'était pas alors réparé et blanchi comme il l'a été depuis. Du côté de la rue surtout, avec ses hauts murs noirs, il avait un air peu engageant de caserne.

(A suivre)

WINNIPEG

Le jour de la décoration des tombes

Le jour de la décoration des tombes des soldats morts à la guerre a été célébré dimanche, à Winnipeg, avec grande solennité. Des milliers et des milliers de personnes ont assisté au défilé de la magnifique parade des régiments et des différentes organisations d'anciens militaires, qui a duré une heure. Le cortège s'est ensuite divisé en plusieurs tronçons pour se rendre aux différents cimetières de la ville où avaient lieu des cérémonies appropriées. Les réservistes belges et français se sont rendus au cimetière du Sacré-Coeur et à celui de Saint-Boniface.

M. et Mme A. Boivin, 444, avenue Jarvis, Winnipeg, ont le bonheur de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'une fille baptisée sous les noms de Violette-Gabrielle-Marie. Parrain et marraine: M. et Mme Jos. Gingras, oncle et tante de l'enfant.

MARQUETTE, Man. — Marguerite Martin, 3 ans, qui était disparue depuis vendredi, a été trouvée le lendemain, morte de froid. Un petit chien qui l'accompagnait veillait près de son cadavre.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

ON DEMANDE une servante parlant l'anglais et le français. Mme McKenzie, 201, Boulevard Dollard, Saint-Boniface. Tél. N 1017.

ON DEMANDE une cuisinière, chez Mme Joseph Bernier, 265, ave. Provencher, Saint-Boniface. Tél. N 1038. 52

CHAMBRE A LOUER — Belle grande chambre meublée, étage du bain. Electricité pour cuisine si désiré. Tél. N 2648, 203, Boulevard Dollard, Saint-Boniface.

BONNE MAISON à vendre, rue Kate, Winnipeg, près église et école du Sacré-Coeur. Beau lot 33 x 120. Maison en brique. Moderne, 9 chambres. Une véritable occasion pour vente immédiate. Conditions faciles. S'adresser à C. Buffet, 204, Bloc McIntyre. Tél. A 6565.

BONNES MAISONS à vendre à Saint-Boniface, de 4 à 8 chambres. Prix modérés, conditions faciles. Près écoles, couvent, collège, cathédrale. Achetez maintenant et soyez prêts pour la rentrée des classes. S'adresser à C. Buffet, 204, Bloc McIntyre. Tél. A 6565.

BONNE FERME à vendre à La Salle, moins d'un mille de l'école. Demi-section; toute en culture; 250 acres en récolte. Bonnes bâtisses. Prix modéré. S'adresser à C. Buffet, 204, Bloc McIntyre. Tél. A 6565.

A ECHANGER — Maison moderne, près église et école, à Transcona, pour bonne ferme ou maison moderne à St-Boniface. S'adresser à C. Buffet, 204, Bloc McIntyre. Tél. A 6565.

DEMANDE — Boucherie à louer dans bon village. On achètera si prix et conditions sont raisonnables. S'adresser à C. Buffet, 204, Bloc McIntyre. Tél. A 6565.

NOUVELLES DE PARTOUT

Le solliciteur général McMurray a démissionné

Ottawa — Le premier ministre a annoncé vendredi la démission de M. McMurray, solliciteur général et député de Winnipeg. D'après la correspondance déposée, le solliciteur général offre sa démission pour des raisons personnelles et privées et le premier ministre l'accepte avec les compliments d'usage. La raison véritable de sa sortie du cabinet est un emprunt considérable fait à la Home Bank par une compagnie immobilière dont il faisait partie et qui n'a pu être remboursé.

M. McMurray aura été ministre moins de deux ans. Il gardera son siège de député. On parle de M. Hudson, de Winnipeg, comme son successeur probable.

La Belgique est encore sans ministère

Bruxelles — Le cabinet Van de Vyvère, formé depuis quelques jours seulement, a été défait dès sa première apparition en Chambre par 98 voix contre 73. Tout le ministère a immédiatement démissionné. Le roi Albert a chargé M. Max, libéral, de constituer un cabinet.

Les révolutionnaires russes dans les ambassades

Londres — Le correspondant diplomatique du "Daily Telegraph" attire l'attention, en ce moment où une offensive bolcheviste, d'un caractère particulièrement déterminé bat son plein en Europe, sur le danger que constituent les nombreux fonctionnaires et employés des ambassades russes dans les pays qui ont repris des relations diplomatiques et consulaires, sont attachés à l'ambassade de Londres et ses diverses annexes. Il en est de même à l'ambassade russe de Paris, où de nombreux terroristes sont employés comme attachés et secrétaires et sont en relations quotidiennes avec les communistes français, organisant presque ouvertement des équipes de lanceurs de bombes qu'on exerce dans les bois des environs de Paris.

La natalité diminue au Canada

Ottawa — Le taux de la natalité au Canada dans la partie du pays sous contrôle, c'est-à-dire toutes les provinces à l'exception de celle de Québec, diminue depuis quelques années, comme l'attestent la comparaison suivante:

Décembre 1921	13,727
Décembre 1922	12,181
Décembre 1923	11,750
Décembre 1924	11,719

Il y a eu au mois de décembre dernier 107 paires de jumeaux et deux groupes de triplets. Le taux de la natalité annuelle est de 20.2 par mille personnes, soit une diminution de 5 depuis 1921.

La mortalité parmi les nouveaux-nés vivants au mois de décembre 1924 a été de 955, soit une diminution de 188 sur le mois de décembre 1922, mais une augmentation de 65 sur le mois de décembre 1923. La mortalité chez les mères au mois de décembre 1924 fut de 62. La mortalité chez les personnes de tout âge fut de 5,443 pour le même mois, soit un peu plus qu'au mois de décembre 1923, mais moins qu'au cours du même mois en 1922.

Le grain que transporte le National Canadien

Selon un rapport reçu au bureau-chef du chemin de fer National du Canada, les chargements de grain pour la semaine finissant le 14 mai se sont élevés à 555 wagons le long des lignes du réseau national. Depuis le 1er août 1924 jusqu'au 14 mai 1925, il a été chargé 85,612 wagons contenant 115,807,000 boisseaux de grain, le long des lignes du chemin de fer National du Canada.

Les chargements pour la semaine dernière ont été de 753,000 boisseaux; la Saskatchewan vient en tête avec 315,000 boisseaux, et l'Alberta suit avec 301,000. Il reste encore 2,416,000 boisseaux de grain dans les élévateurs le long des lignes du réseau national.

Depuis le commencement des chargements, 4,070 wagons du chemin de fer National du Canada ont pris la route de Vancouver.

Ouragan dévastateur en Belgique

Bruxelles — Huit personnes ont été tuées par la foudre et les pertes dues à l'orage s'élèvent à plusieurs millions de francs. Les récoltes ont surtout été endommagées; mais un grand nombre de vitres, dans les villes, ont été brisées. En certains endroits, le trafic a cessé complètement pendant quelque temps.

L'émigration suisse en Californie

Une dépêche de Berne, que publie un journal de l'Est des Etats-Unis, dit:

"L'émigration vers l'Amérique commence à dépeupler certains villages du canton du Tessin, en Suisse. Dans certains endroits, il ne reste plus sieurs; et faire compter, d'après l'haleine de chacun, le nombre des microbes exhalés? Ceci serait aussi utile que cela.

Il est certain que notre députation souffre d'une verbosité qui est en train de prendre les allures d'un catarrhe d'intestins. Le parlement et le pays se passeraient très utilement des trois quarts de ces discours. D'autre part, mettre toutes ces harangues bout à bout, les mesurer à la brasse et répartir la "moyenne" entre les innocents et les coupables, c'est par trop démocratique, donc, trop bête. Les discours vides de sens, comme les livres idiots et les articles de journaux stupides, comptent parmi les pires maux contemporains. N'empêche que la parole humaine, inspirée par une pensée droite et le sincère désir du bien, reste et restera jusqu'à la fin des temps le plus puissant excitateur d'idées et d'action. Ce n'est pas en vain que les Livres sacrés assimilent la puissance créatrice au Verbe de Dieu.

PIERRE L'ERMITE

Un événement important vient de se produire dans la carrière, déjà si bien remplie, de cet apôtre de la Bonne Presse: Pierre l'Ermite aborde l'écran, il a confié au cinéma son avant-dernier roman: "Comment j'ai tué mon enfant". Précieuse occasion pour nous de présenter à nos lecteurs et le film et l'auteur (déjà si connu de la plupart).

Parisien jusqu'au bout des ongles par la verve et l'esprit, Pierre l'Ermite tient profondément au sol par ses origines. L'abbé Edmond Loutil est né en effet à Mohon (Ardennes), le 17 novembre 1863. La grande ville et le terroir, la vie trépidante et le calme de la campagne, voilà qui explique toute son oeuvre! Ces contrastes, plus apparents que réels, se sont fondus merveilleusement. Chez lui l'action cohabite avec l'idéal; et le praticien des âmes voisine avec l'artiste. Quelle vie diverse et remplie! Jeune abbé, il fut d'abord vicaire à Clichy où il connut les ouvriers. Puis à Saint-Roch il étudia des avoués, des avocats et des notaires. A Chaillot, il déjeuna chez des ambassadeurs et dina chez des académiciens. A Saint-Jean de Montmartre il fait connaissance avec les artistes et administre bien des fois le diable, à deux pas du Moulin Rouge qu'il faillit acheter pour en faire un patronage de jeunes filles. Enfin, il est devenu curé de Saint-François de Sales où il retrouve l'aristocratie et la bourgeoisie. Tout près — autre contraste, — il a créé une cité pour les midinettes, car il fut partout un hardi bâtisseur. Faut-il s'étonner qu'aujourd'hui des cheveux blancs auréolent son visage aux traits fins, mais nets, aux yeux bons, mais toujours vifs et chercheurs!

De bonne heure Pierre l'Ermite comprit que la Presse est une force puissante d'apostolat et il vint à la "Croix". Depuis trente-cinq ans, chaque semaine, il donne, le dimanche, un article, impatiemment attendu, dont les événements ou ses visiteurs lui suggèrent presque toujours le sujet et la philosophie. Car Pierre l'Ermite a le don de saisir, d'un regard aigu, l'actualité vivante et d'en tirer, en phrases vives et colorées, la morale appropriée. La plume et le pinceau; il place toujours, mot juste et vrai qui précise une situation ou campe un personnage ne l'effraye pas; maniant également la au-dessus des tristes réalités qu'il peint, le coin de ciel bleu, et, d'un coup d'aile, transporte en plein idéal.

Tel est l'auteur de la "Grande Amie", l'"Emprise", les "Deux-Mains", le "Soc", la "Brisure", "Restez chez vous", la "Vieille Fille", etc., etc.; il faudrait citer tous ses romans!

Le souci de pourchasser le diable avec les armes les plus perfectionnées devait conduire Pierre l'Ermite à l'écran. La première bataille aura été pour lui un beau succès. Qui dira l'immense portée donnée par le film au roman "Comment j'ai tué mon enfant!" Il se déroule déjà en Belgique, la Hollande l'attend; à Paris, un public de choix vient de l'admirer, il rayonnera bientôt dans toute la France. Comme le roman qu'il suit fidèlement, le scénario du film retrace une tranche de vie réelle: la douloureuse histoire d'une vocation sacerdotale contrariée, détournée, annihilée par celle-là même qui aurait dû la laisser s'épanouir, sinon l'encourager; drame poignant d'une mère qui dispute son fils à Dieu et à la patrie et qui le voit sombrer impuissante dans les flots de l'Océan. Lisez le roman, voyez le film. Alerte et pathétique, il vous arrachera des larmes et des applaudissements.

Tout ce qu'il gagnait était pour les docteurs — M. Gust. Benson, de Hoquiam, Wash., écrit: "Le Novoro du Dr Pierre a rendu la force et la santé à ma femme. Avant que nous ayions ce remède, tout ce que je gagnais allait aux docteurs. Ma femme avait de fréquentes attaques de pression de gaz sur la poitrine et les médecins ne pouvaient pas l'en débarrasser. Plus d'une fois j'ai pensé qu'elle allait passer. Aussi suis-je très reconnaissant pour ce remède." Cette fameuse préparation végétale est une médecine de la constitution, elle agit sur tous les organes, fortifie les nerfs et met le système entier en ordre. Ce n'est pas une drogue pour le commerce; ce remède est fourni par des agents spécialement désignés. Ecrire au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501, Washington Blvd., Chicago, Il.

Livré exempt de douane au Canada.

LONDRES — On est très inquiet du sort du capitaine Roald Amundsen et des hommes qui l'accompagnent dans son expédition aérienne au pôle nord.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone A 8870.

R. P. Vézina, O.M.I., curé; R. P. Pilon, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 55 (grand'messe). Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Jubinville, curé. Vicaires: MM. les abbés Brunet et Lavoie.

Messes du dimanche: 6 h. 15, 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 30. Vêpres: 3 h. p.m. Messes sur semaine: 6 h. 15, 6 h. 45 et 7 h. 30.